

JAMES ALISON

12 LEÇONS SUR LE CHRISTIANISME



**Pour une réception
renouvelée de la foi**

DESCLÉE DE BROUWER

12 leçons sur le christianisme

Texte traduit par François Rosso et révisé par Bernard Perret.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06641-7
ISBN epub : 978-2-220-07797-0

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laps de temps étonnamment court après sa naissance. Plus étonnant encore, il ne se passera que très peu de temps avant qu'un bébé soit capable de reporter à plus tard son imitation : si on lui met une tétine dans la bouche, puis qu'on lui tire la langue alors qu'il ne peut pas nous rendre la pareille, et que plus tard on lui enlève la tétine, on le verra alors nous tirer la langue comme s'il avait attendu.

C'est très mignon, mais pas seulement : c'est stupéfiant ! Car cela signifie qu'en un temps incroyablement bref, les neurones miroirs de l'enfant sont mis en activité de manière à permettre non seulement l'imitation, mais aussi une imitation échelonnée dans le temps, ce qui est le commencement de la mémoire. Or, c'est le fait de posséder une mémoire qui fera d'une personne un « moi » viable. Une fois qu'on maîtrise ce report de l'imitation, qui est lié au langage, aux gestes et aux sons répétés, on commence d'avoir une mémoire, qui est la condition pour qu'une personne puisse raconter une histoire sur elle-même. Loin d'être un petit individu qui s'amorce lui-même, le bébé est donc amorcé par ce que d'autres personnes lui font, ou font devant lui. Et il en sera longtemps ainsi. Comme le savent tous les éducateurs, il y a un abîme entre ce qui se passe quand un parent, tuteur ou enseignant parle à un enfant et ce qui se passe quand on le laisse devant un écran de télévision. Ce sont exactement les mêmes sons qui peuvent être diffusés par le téléviseur, mais l'enfant ne les apprendra pas, ils ne mettront pas en marche ses neurones miroirs. Si extraordinaire que cela paraisse, un enfant, même tout petit, sait faire la distinction entre des actes et des paroles identiques selon qu'ils sont dits et faits à son intention ou non. C'est seulement ce qui est dit et fait à son intention, à lui et *pour* lui, qui fait naître en lui des compétences : le langage et tout le reste.

Le désir selon le désir de l'autre

Il y a encore plus incroyable. Jusqu'ici, on peut peut-être se dire : soit, c'est l'autre social qui nous donne un corps, et, si réticent que nous soyons à l'admettre, c'est aussi l'autre social qui produit en nous des facultés comme la mémoire, le langage, etc. Reste qu'au fond de nous, tout au fond, il y a nos désirs. Or, ceux-ci ne peuvent venir que de nous, ils nous appartiennent, et ce sont eux qui, le moment venu, envoient promener l'échafaudage que l'autre social a si laborieusement construit en nous. Eh bien, une fois encore, c'est faux ! Car ce qui est de plus en plus évident, c'est que l'imitation en tant que moteur par lequel l'autre social nous amène à l'être est *aussi* une imitation sur le plan du désir. Il ne s'agit pas ici des instincts, qui sont biologiquement déterminés, mais du désir, qui est la façon dont ces instincts sont reçus, gérés et vécus socialement de la part de cet animal malléable que nous sommes. Ce que les neurosciences ont pu observer, c'est que le jeune enfant peut faire la distinction (et, une fois encore, de très bonne heure) entre un adulte qui accomplit un acte et un adulte qui ne parvient pas à l'accomplir. Imaginons un adulte qui, sous les yeux d'un bébé, introduit lentement et délibérément un bâton dans un anneau en caoutchouc. Puis imaginons le même adulte essayant de faire le même geste, mais sans réussir à introduire le bâton. Ce qui est stupéfiant, c'est que l'enfant imitera l'opération réussie, non son échec. En d'autres termes, ce qu'il imite n'est pas le mouvement mécanique. Il imite l'intention, qui est invisible et entièrement non mécanique.

C'est là un fait que René Girard a établi en termes philosophiques il y a une quarantaine d'années, et c'est maintenant que la « science dure » le rattrape : l'intention est

empruntée à l'autre. Ou, dans les termes de Girard, nous désirons selon le désir de l'autre. Je veux faire ce que tu veux faire. Je veux être celui que tu es. C'est toi, par suggestion, qui me conduis à être en m'amenant à t'imiter. Ce qui est essentiel ici est l'interaction du désir de l'autre avec nos neurones miroirs, car c'est cette interaction qui nous permet de développer l'empathie ; or, c'est celle-ci qui nous amène à l'être dans le temps, nous donne le sens de qui nous sommes. Qui nous sommes nous est donné par le regard d'un autre. Comment un bébé commence-t-il à apprendre qui il est ? En se voyant réfléchi dans quelqu'un qui est autre que lui (et nous avons tous remarqué combien les bébés sont excités par les parents qui portent des lunettes, car ils voient leur reflet dans les verres). Selon la façon dont il est traité par l'adulte, c'est ainsi qu'il se considérera. Si l'adulte est terrifié par toute cette affaire d'avoir un enfant et le tient dans ses bras avec frayeur, ce que le bébé apprendra est : « Je suis une source de frayeur. » Il se considérera lui-même avec frayeur. Si le parent est détendu, le bébé percevra qu'il est heureux d'être parent, et il apprendra : « Je suis une source de bonheur. » Qui nous sommes nous est donné par le regard des autres, et cette réalité purement anthropologique sera fondamentale dans tout ce que nous apprendrons sur nous-mêmes au fil de cet ouvrage.

Un autre exemple corrobore les affirmations qui précèdent voulant que l'autre social nous donne l'être et, si l'on veut, nous anime : celui du langage. Il ne faut pas croire que nous apprenons les mots en imitant les sons produits par les autres, même si c'est une part de la réalité. En fait, nous nous trouvons « insérés » dans une langue. La langue existait avant nous. On a parlé anglais ou français pendant des siècles avant notre naissance et le moment où nous avons commencé à bredouiller.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enceinte » ou « Je suis gay » que d'une annonce sur la population de la ville de Mexico. Nous parlons du genre de tremblement de terre produit par un événement hors de notre contrôle, mais qui va modifier toutes nos relations et nous emmener dans un processus de découvertes sur nous-mêmes et sur les autres. Et ces réalités que nous ignorions jusqu'ici, nous les découvrirons au fil du temps et à mesure que nos relations se modifient.

La raison pour laquelle il est important de le souligner est que, souvent, si nous sommes coincés dans notre bulle mentale, nous pensons à la révélation comme si c'était Dieu qui nous communiquait une information sur la population de Mexico, sans nous rendre compte que la communication divine implique un processus de découverte. Or, « découverte » est le corrélat anthropologique de « révélation ». Que se passe-t-il quand une révélation se produit parmi les humains ? Un processus de découverte est enclenché. Que se passe-t-il quand une météorite heurte la terre ? Elle laisse un cratère. À partir de ce cratère, nous pouvons déduire beaucoup de choses sur la météorite. S'il n'y avait pas de cratère, nous pourrions dire qu'il ne s'agissait pas d'une vraie météorite, qu'elle était en papier, ou virtuelle. C'est pareil pour la vieille scie au sujet de l'enseignement : si rien n'a été appris, c'est que rien n'a été enseigné. Il n'y a eu d'enseignement que s'il a produit des effets. Le corrélat anthropologique d'« enseignement » est « apprentissage ». Pareillement, répétons-le, le corrélat anthropologique de « révélation » est « découverte ».

Une histoire qui n'est pas morale, transmise par des gens qui ne sont pas des gens de bien

Communément, quand les gens entendent des mots comme « foi chrétienne », « théologie » et ainsi de suite, les voilà qui se couvrent d'un pernicieux voile moraliste, comme s'il s'agissait d'entrer dans un groupe de gens de bien qui se rassemblent pour discuter de vertu.

Détrompons-nous. Il faut partir du présupposé que nous ne sommes pas des gens de bien, que nous ne savons pas bien parler, et que cela n'a pas vraiment d'importance car c'est l'affaire de quelqu'un d'autre de nous bonifier. Son affaire au fil du temps. L'histoire de l'Évangile, le cratère dans notre humanité que nous désignent les témoignages apostoliques, est une histoire racontée par des narrateurs qui n'étaient pas des gens de bien, au sujet d'un événement survenu parmi eux et qui a secoué leurs conceptions du bien, qui leur a fait aspirer à une autre sorte de bien dont ils ont découvert qu'ils apprenaient à le vivre, non par leurs efforts, mais entre les mains de quelqu'un d'autre, tout cela au grand scandale des experts en vertu.

Il est vital que nous nous le rappelions : notre présupposé est que nous tous sommes, même si nous essayons de le cacher, des menteurs, des affabulateurs, des voleurs, des charlatans, des manipulateurs, des amateurs de réputations falsifiées et de chantage émotionnel, des adeptes de l'auto-tromperie et de la confusion, parfois même franchement méchants. Notre présupposé est que c'est à *ce genre de gens*, ceux qui sont embourbés dans la tromperie d'eux-mêmes et la tromperie des autres, c'est à *ces gens-là* que l'adresse est faite. Tels que nous sommes, nous nous trouvons appelés à recevoir une communication de la part de quelqu'un qui *sait tout cela* de nous, qui n'est pas dupe, qui d'ailleurs ne se soucie pas que nous ne soyons pas des gens de bien, mais veut pourtant nous emmener ailleurs.

Pour beaucoup d'entre nous, c'est très difficile à comprendre et à assimiler, car non seulement nous sommes agrippés à une « théorie » bien solide qui nous dicte la pratique d'une « morale », mais notre auto-identification au statut de « gens de bien » est une de nos idoles les plus sacrées. C'est aussi une des choses qui nous rend le plus dangereux à l'égard des autres et de nous-mêmes. C'est pourquoi il nous est si difficile d'être pardonnés. Seuls ceux qui ne sont pas des gens de bien à leurs propres yeux peuvent s'offrir au pardon.

L'important n'est donc pas de savoir si nous sommes bons ou mauvais mais de savoir que nous sommes aimés.

1. Les citations bibliques sont extraites de la traduction de *La Bible de Jérusalem*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne pour les interpréter, et Joseph leur dit : « C'est Dieu qui donne l'interprétation ; mais racontez-moi donc ! »

Comprenez-vous ce que fait Luc ici ? Il place un voyant rouge dans son texte, comme pour nous dire : « Attention, attention, ce qui s'annonce est une histoire d'interprétation ! » En réalité, Luc considère que ses auditeurs connaissent et se rappellent la Septante, et s'y réfère souvent. Par endroits, il en imite soigneusement le style, ce qui donne à son évangile (et aux Actes) un style plus « artistique » que ceux de Matthieu, Marc et Jean, où des traces des mots sémitiques originaux (en hébreu ou en araméen) apparaissent fréquemment sous le grec un peu plus guindé du texte. Donc, quand Luc introduit un mot assez rare de la Septante dans un récit néo-testamentaire, il convient de le remarquer. Or, qu'est-ce qui se passe dans l'histoire de Joseph ? Deux hommes discutent de choses qu'ils sont incapables d'interpréter et un troisième apparaît pour leur proposer l'interprétation définitive, celle de Dieu. Exactement ce qui va se produire sur la route d'Emmaüs ! On va nous offrir une interprétation.

Continuons :

Prenant la parole, l'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit :

Avant d'examiner la réponse de Cléophas, posons-nous la question suivante : comment s'appelle l'autre, le compagnon de Cléophas ? C'est une question qui a donné lieu à beaucoup de théories. Certains ont imaginé qu'il pouvait s'agir de Mme Cléophas, mais c'est improbable, car un peu plus loin dans le texte les deux parlent de « quelques femmes qui sont des nôtres ». Il semble plutôt que de même qu'Emmaüs est un

toponyme délibérément vague et que le lieu peut être au fond n'importe où, Luc s'abstient volontairement de donner le nom du personnage. Ainsi l'auditeur peut-il introduire la personne qui est désignée dans nos livres liturgiques par la lettre N – « nous prions pour notre pape N, pour notre évêque N et pour nos défunts N et N » – là où la lettre N suppose le latin *nomen* ou une expression comme « nom à préciser ». En d'autres termes, ajoutons notre nom : ce pourrait être n'importe qui d'entre nous.

Remarquons comment Luc construit astucieusement la scène : il nous présente deux personnages, l'un qui est nommé, qui appartient à l'équipe apostolique B, auquel il est fait d'autres références dans le Nouveau Testament et qui a été un authentique témoin oculaire des événements ; et un autre, N, ce qui veut dire l'un d'entre nous, qui n'est pas nécessairement un témoin oculaire. Bref, nous tous, qui par une chaîne d'individus nommés avons un lien historique avec des gens qui ont été les témoins oculaires de l'existence historique de Jésus. La raison pour laquelle ceci est important est que Luc établit ainsi le cadre de l'expérience interprétative que ces deux personnes vont vivre comme quelque chose de structuré, mais qui *n'est pas une question d'autorité*. Cet épisode, le compte rendu définitif de l'interprétation chrétienne, se produit entièrement hors des regards de l'équipe apostolique A, Pierre et les dix qui restent après que Judas est allé se pendre.

Certains pourraient croire que le christianisme implique une série d'événements miraculeux auxquels assistent des personnes détenant l'autorité, ceux que nous appelons ici l'équipe A, c'est-à-dire ceux qui « savent vraiment », et que l'interprétation est celle que ces gens ont transmise et qui est en quelque sorte

l'interprétation « d'en haut ». Pas du tout ! nous dit Luc. L'expérience de l'interprétation définitive est quelque chose qui peut arriver à N, à n'importe qui, à toute personne « accompagnée » d'un lien historique avec les véritables événements historiques du ministère, de la mort et de la résurrection de Jésus. C'est le rabbi crucifié et ressuscité qui est la seule autorité. À la fin de l'histoire, Cléophas et N retournent à Jérusalem et comparent ce que dit l'équipe apostolique A à ce qui leur est arrivé. Le fait que Luc nous offre ce texte est le signe que l'équipe A a confirmé leur histoire, et que la *confirmation* est la forme que prend son autorité.

Voyez-vous avec quel art Luc établit la structure narrative de ce qui, chez Matthieu, donne « vous n'avez qu'un rabbi, et tous vous êtes des frères » ? Il prend très au sérieux le lien historique, et la différence entre l'équipe apostolique A et l'équipe apostolique B – affirmant donc ici que ce que nous appellerions aujourd'hui une structure d'Église est impliqué dans l'interprétation – laquelle n'est pas un self-service anarchique. Mais il affirme aussi clairement que l'expérience interprétative centrale n'est pas une question d'autorité de l'Église : elle arrive à n'importe qui, n'importe où, selon la volonté du rabbi crucifié et ressuscité. Curieusement, certains théologiens protestants allemands du dix-neuvième siècle ont remarqué cela chez Luc et l'ont accusé de ce qu'ils considéraient comme une grave hérésie, appelée par eux *Fruhkatholizismus*, c'est-à-dire catholicisme prématuré. S'il s'agissait pour eux d'une hérésie, c'est parce qu'ils voulaient interpréter l'ordre ecclésiastique comme une invention plus tardive, imposée par-dessus l'Évangile dans sa pureté, mais avaient observé que Luc n'était pas vraiment de leur côté sur ce point, car il tenait visiblement à montrer comment les structures fonctionnent et combien elles sont intrinsèques à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À cette heure même, ils partirent et s'en retournèrent à Jérusalem. Ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui dirent : « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon ! »

Malgré l'heure tardive, ils se lèvent et retournent à Jérusalem, et là, ils trouvent l'équipe A, les Onze, réunis avec un groupe d'autres personnes, les camarades de Cléophas dans l'équipe B. Ce sont eux qui leur disent : « Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon ! » Cette phrase, nous le savons par d'autres passages du Nouveau Testament, est le premier « kérygme », c'est-à-dire l'annonce officielle de l'Évangile : « Le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Céphas ! » Telle est l'annonce de l'équipe A, celle qui fait autorité. Et puis, il y a ce que l'équipe B partage avec elle :

Et eux de raconter ce qui s'était passé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

En d'autres termes, leur expérience est survenue entièrement en dehors de celle de l'équipe A, mais elle est confirmée par celle-ci. Luc nous a donné le cadre de l'expérience ordinaire de ce qu'est être chrétien, c'est-à-dire voir notre texte, notre histoire et donc notre « moi » interrompus et réinterprétés pour nous par le Seigneur crucifié et ressuscité.

Un mort qui parle sans ressentiment

J'espère que vous voyez maintenant la structure générale du récit. Étudions maintenant le ton de voix de celui qui parle. Plus haut, nous avons vu que l'une des premières caractéristiques remarquées par Cléophas au sujet du troisième homme non

reconnaissable était le ton de sa voix, qui lui indiquait qu'il n'était pas « l'un de nous » et donc ne pourrait rien comprendre à ce qui était arrivé. Ce que cela signifie pour chacun d'entre nous, c'est bien sûr que notre ouïe n'est pas adaptée à la voix du Seigneur, et que, s'il nous parle, il va faire irruption dans notre orgueilleuse certitude d'être « ceux qui comprennent » et y mettre un terme.

Mais j'aimerais attirer votre attention sur quelque chose d'encore plus étrange au sujet du ton de voix du troisième homme non reconnaissable : Cléophas et son compagnon N marchent en écoutant la voix d'un mort ! Pensons-y sérieusement. C'est tout à fait étrange, parce que nous qui connaissons l'histoire, nous savons que Jésus a été mis à mort le Vendredi saint, mais nous savons aussi qu'il est ressuscité le matin de Pâques ; c'est pourquoi nous pensons qu'il n'est plus mort. Erreur !

Réfléchissons-y en d'autres termes. Supposons que Jésus avait trente-trois ans le Vendredi saint, et que son trente-quatrième anniversaire tombait le Samedi saint. Mais il a été mis à mort le Vendredi saint, en sorte qu'il n'atteint jamais cet anniversaire. Dans ces conditions, quel âge a-t-il le jour de Pâques ? Pas trente-trois ans, puisqu'il est mort. Pas trente-quatre non plus, puisqu'il n'a pas atteint cet âge. Il est vraiment mort le Vendredi saint. Il n'a pas souffert d'une mauvaise grippe avant de se remettre le dimanche. Sa vie sur terre s'est achevée à une date spécifique, comme ce sera le cas pour chacun d'entre nous. Le Seigneur ressuscité n'est pas un Seigneur qui s'est remis d'un violent accès de « mort ». Le Seigneur ressuscité est cet homme qui a vécu trente-trois ans et a été mis à mort ; il est toute la vie et toute la mort de cet homme mort et maintenu en vie de manière que la mort ne soit pas pour lui un achèvement.

Pour nous, c'est très difficile à saisir, car nous pensons en général qu'être en vie et être mort sont deux réalités symétriques et mutuellement exclusives : on ne peut être que l'un ou l'autre, vivant ou mort, jamais les deux en même temps. Et nous avons le plus grand mal à comprendre un « être vivant » qui peut assumer en lui, contenir en lui un « être mort » sans être en rivalité avec lui. Pourtant, c'est ce que Luc nous montre.

C'est donc un homme mort qui marche au côté de nos deux camarades et s'adresse à eux. J'espère que vous percevez combien c'est absurde. Nous pouvons imaginer une personne qui nous parle après, par exemple, plusieurs jours de coma dont elle est sortie. Ou un emprisonnement de plusieurs années. Mais Cléophas et N n'entendent pas les paroles d'un homme sorti du coma. Ils entendent les paroles d'un mort. Or, aucun d'entre nous n'a jamais entendu un mort parler. D'ailleurs, que signifierait être mort si l'on pouvait parler ? Pourquoi les témoins gênants seraient-ils assassinés par la Mafia si cet assassinat ne leur fermait pas la bouche une fois pour toutes ? Si l'on tue des gens et si l'on fait d'eux des morts, c'est parce que les morts ne racontent plus d'histoires. Pourtant, la scène décrite par Luc nous montre un mort qui en raconte une. C'est très étrange.

À vrai dire, nous ne possédons pas d'antennes adéquates pour capter les histoires des morts. Le parallèle le plus proche, ce sont les paroles de fantômes. Eux sont la forme la plus traditionnelle d'hommes ou de femmes morts et qui racontent des histoires. Mais leurs histoires sont assez ennuyeuses et répétitives. Ils se montrent, font cliqueter leurs chaînes, poussent des « Ououououh ! » pour faire peur aux gens, puis, quand ils ont fini ce préambule de cliquetis et de plaintes, ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne n'est pas soulagée (ainsi, bien sûr, que sa femme et ses enfants, mais ceux-ci ne comptent pas et ne sont pas vraiment des « personnes »). On voit ce qui s'est passé dans ce moment sacré : une immense sensation de soulagement s'est répandue, accompagnée d'un respect profond pour le processus qui a réuni tout le monde et restauré le moral collectif. Le soulagement de ne pas s'être fait prendre. Que quelqu'un d'autre se soit fait prendre, et pas moi.

Mais ces loteries sont des procédés assez fragiles et faillibles. D'abord, elles ne doivent pas incriminer par accident quelqu'un d'important. Le sort doit tomber sur un personnage qui n'aura pas grand monde pour le défendre. La dernière chose que vise le système est l'équivalent du recomptage des voix en Floride lors de la première élection de George W. Bush : une éminence grise comme James Baker III envoyée pour inverser les résultats du scrutin et s'arranger pour que son favori soit élu. Ce genre d'accident détruirait la confiance en la légitimité du système. Il est au contraire essentiel de s'assurer que le sort désignera un individu dont personne ne regrettera beaucoup l'élimination, et non quelqu'un dont le puissant entourage pourrait tenter de convaincre la population que la loterie a été truquée et exiger qu'on la recommence jusqu'à ce qu'elle aboutisse au « bon » verdict. Il est d'ailleurs troublant de constater combien ces loteries ont une manière bien à elles d'épargner les victimes potentiellement problématiques.

Quoi qu'il en soit, dans le cas qui nous occupe, le système a bien fonctionné : il a fait office de filtre et, au bout du compte, le doigt du sort a désigné quelqu'un dont personne n'a jamais entendu parler et dont plus personne n'entendra jamais parler, Akân, qui bien sûr sait parfaitement comment cette liturgie doit

finir. Le général lui dit alors : « Mon fils, rends gloire à YHWH, Dieu d'Israël, et fais-lui hommage. » Ce qui ne veut pas dire : « Lève-toi et danse gaiement en frappant dans tes mains. » Il s'agit en réalité d'une formule légale pour indiquer à quelqu'un qu'il parle maintenant sous la foi du serment. Comme dans tout procès médiatisé où l'on veut faire comprendre à tout le monde que l'accusé est non seulement coupable, mais reconnaît pleinement ses actes, il doit être conduit à se joindre à l'unanimité du groupe, fût-ce à son propre détriment. Un individu qui parle sous serment au cours d'une loterie ou d'un procès de ce genre est censé dire la vérité officielle, convaincu que même s'il ne la dit pas les archives seront faussées pour faire comme s'il l'avait dite. L'exemple le plus fameux en est peut-être les grandes purges staliniennes des années trente, où les accusés étaient contraints d'avouer non des crimes qu'ils avaient commis, car ils n'en avaient commis aucun, mais des crimes qu'ils auraient commis si on leur avait permis de vivre, comme le montrait la direction que prenait leur pensée en osant s'opposer à celle de Staline, dont la doxa personnelle représentait la vérité historique objective. Un cercle totalitaire parfait.

L'unanimité est une excellente chose, mais l'unanimité-moins-un est encore meilleure, car cet « un » est voué à l'élimination. Ainsi l'unanimité des survivants aura-t-elle été prouvée par un procès et apparaîtra-t-elle comme un accomplissement fondateur. Mais, pour peu que ce soit possible, il faut que la victime approuve son propre sacrifice. C'est pourquoi, dans le monde grec ancien, un chœur était présent pour chanter très fort pendant les rites sacrificiels. Quand c'était un humain qui devait être sacrifié, la foule des pleureurs devait pleurer de manière particulièrement bruyante au cas où la

victime oublierait le rôle qui lui était assigné. Il n'était pas impossible qu'au lieu de marcher noblement à la mort en chantant des hymnes exaltant l'honneur d'être offerte aux dieux, celle-ci dût être amenée à l'autel de vive force, en criant, en se débattant et en protestant contre l'injustice qui lui valait d'être assassinée. L'écran sonore dressé par le chœur protégeait l'unanimité nécessaire au cas où il y aurait un risque que l'histoire non officielle se répandît.

Voilà pourquoi le général oblige à prêter serment celui que le doigt du sort, dans son objectivité et son impersonnalité apparentes, vient de désigner comme coupable. Akân sait qu'il ne vaut pas la peine de résister, car peu importe qu'il se soit ou non rendu coupable de pillage : des commissaires seront de toute façon envoyés dans sa tente et on y trouvera un butin. Autant dire à l'assistance ce qu'elle désire entendre sur ce qu'elle désire voir arriver. L'affaire ressemble beaucoup aux opérations de police où des argousins, désireux d'arrêter quelqu'un, découvrent comme par hasard un paquet de cocaïne dans sa poche. Akân « crache le morceau », ou c'est du moins ce que prétend le procès-verbal, et l'affaire est entendue. Ne manque que l'élément final, celui du rite, pour que le processus aboutisse au résultat souhaité. Tout le monde est réconcilié dans un accord général, on a vu que justice était faite et que le traître était démasqué ; il ne reste au général qu'à apposer sa signature pour que l'exécution ait lieu. Le général emmène donc l'accusé dans un lieu spécial et prononce sa sentence avec toute la gravité requise : « Tu nous as porté malheur, que YHWH t'apporte le malheur ! » Ce qui revient à donner le signal de la lapidation. Et tout le groupe, excité par le sentiment de sa propre vertu (et le soulagement d'avoir échappé au pire), se joint comme un seul homme à cette partie de plaisir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au cours des deux millénaires et demi qui viennent de s'écouler : selon la façon dont on assemble les textes, l'ordre dans lequel on les lit et les circonstances dans lesquelles on les transmet, le sens qu'on leur donne pourra varier. En d'autres termes, il est impossible de les lire sans une clef interprétative. Quel que soit notre point de départ, nous en avons forcément un, et c'est en fonction de lui que nous raconterons l'histoire. La conscience que nous en avons, le sens critique que nous manifestons à l'égard de ce point de départ et de ce qui nous a conduits à lire le texte de telle ou telle manière sont, bien sûr, une autre question. Quoi qu'il en soit, la raison de ces rappels est que parfois les gens traitent le Nouveau Testament, les textes chrétiens, comme s'il s'agissait d'un ensemble d'histoires supplémentaires, ajoutées à un ensemble d'histoires préexistantes. Or, il faut avoir conscience que ce n'est nullement le cas : le récit chrétien rapporte des actes et des paroles qui, ensemble, fournissent une clef interprétative. On pourrait penser que les anciens textes hébreux ne constituent pas une seule histoire, mais une multiplicité d'histoires différentes et sujettes aux interprétations personnelles ; mais cela équivaudrait à prétendre que Dieu n'y parle pas dans un acte unique de communication. On pourrait penser aussi, par exemple, que le véritable principe interprétatif dans les Écritures hébraïques est le Temple de Jérusalem, sa construction initiale et sa destruction, sa reconstruction ultérieure et sa destruction, et la façon dont le peuple hébreu considère tout cela en imaginant une future Terre sainte et un futur Temple. Mais d'une manière ou d'une autre, toute lecture des Écritures est une interprétation.

Il est important de le souligner, car si nous jetons un regard sur ce que nous venons de faire en rapprochant Akân et la route d'Emmaüs, nous devons comprendre qu'il n'y a rien là d'artificiel. Toute personne qui décide de lire l'histoire d'Akân

l'expliquera comme une partie de quelque chose qui vient de quelque part et pointe le doigt vers encore autre chose. La trajectoire historique et textuelle qui, dans l'univers culturel formé par les textes hébreux, a rendu possible l'existence même de l'épisode d'Emmaüs, est donc un regard en arrière à *partir de* l'histoire d'Emmaüs. Il n'est possible de voir la mort d'Akân comme prophétique du sacrifice du Christ qu'à *la lumière de ce qui se manifeste comme l'accomplissement de la prophétie*. La clef herméneutique détermine la prophétie. C'est elle qui nous guide dans notre lecture, qui attire notre attention sur certaines paroles et certains actes du passé en tant qu'ils annoncent un certain accomplissement au-delà d'eux-mêmes, voire un certain accomplissement au-delà et *en dépit* d'eux-mêmes.

L'exercice, répétons-le, n'a rien d'étrange. Il n'existe pas de lieu non interprétatif d'où nous pourrions proclamer : « Oh, ce qu'il dit n'est qu'un ajout chrétien (ou juif, ou séculier), mais en réalité les textes ont une signification bien à eux et étrangère à toute interprétation. » Ce n'est pas vrai ! Quand nous les abordons, nous sommes confrontés à des textes incroyablement flexibles et malléables, qui peuvent être lus de plusieurs dizaines de façons. Les lire par les yeux du Messie crucifié et ressuscité est une option particulière – qui a d'ailleurs son pouvoir de véridicité. Et il n'est pas possible de lire autrement qu'à partir d'un point de vue interprétatif particulier. Il faut le rappeler, car de temps à autre des gens en appellent aux Écritures en disant : « Mais le texte dit ceci, le texte dit cela ! » Il ne dit rien. Ou plutôt, ce qu'il dit est comment nous l'interprétons, le reconstruisons du lieu d'où nous partons, à la lumière de l'ordre dans lequel nous le lisons et du contexte dont nous le nourrissons. Comme tout conteur pourra le confirmer, on peut prendre les mêmes éléments narratifs et les arranger de

façons légèrement différentes pour aboutir à des histoires qui ne seront plus les mêmes. C'est aussi vrai des textes scripturaires.

Nous pourrions donc ne plus vous représenter la Bible comme un gros livre avec un commencement, un milieu et une fin suivis d'une sorte d'appendice ajouté, mais plutôt comprendre qu'elle possède un centre interprétatif unique, que toutes ses parties rédigées à différentes périodes et que nous pourrions lancer en l'air pêle-mêle, convergent vers ce centre selon des angles différents. Rappelons-nous ensuite que ce centre interprétatif est contemporain, au sens où il est pour *maintenant*, au moment où nous lisons ; et que, surgissant de lui et s'écoulant vers lui, il y a tous les récits des temps anciens que nous lirons toujours sur le mode contemporain. C'est comme si, au lieu d'avoir un Ancien et un Nouveau Testaments, nous avions un Testament qui « se construit en direction de l'ici-et-maintenant », avec sa clef interprétative qui est le Testament d'« ouverture de l'ici-et-maintenant ». Si j'insiste sur ce point, c'est parce que beaucoup de gens se sentent écrasés par les Écritures, comme si Dieu nous rendait moins libres à travers elles ; or, les lecteurs juifs savent quelque chose souvent beaucoup mieux que nous : lire les Écritures constitue un exercice plus libre, plus intéressant et plus riche que nous ne le pensons. Mais c'est un exercice où nous, les interprètes, devenons de plus en plus conscients de notre responsabilité, parce que la façon dont nous racontons l'histoire *est* l'histoire que nous racontons.

L'interprétation dans les Écritures

Le genre de désaccord autour de l'interprétation que nous venons d'évoquer ne s'est pas seulement produit « en dehors »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jusqu'à une date assez récente, en effet, les scripturistes acceptaient en général l'idée qu'il existait une histoire linéaire d'Israël et que cette histoire correspondait en gros à la chronologie suggérée par les livres hébraïques. Mais il est apparu clairement que nous n'avons pas de preuves suffisantes pour soutenir cette opinion. Nous avons en outre pris conscience du fait que les grandes secousses de l'histoire que nous connaissons vraiment – comme la déportation à Babylone et la destruction du Temple – ont eu un effet sur toute la production et la transmission des textes. Enfin, nous sommes plus à l'aise avec l'idée que les textes tels que nous les connaissons manifestent des signes de ce que nous appellerions aujourd'hui un processus de remaniement « ecclésial » : en d'autres termes, un processus par lequel les Hébreux, désireux de se raccrocher à ce qu'il y avait de plus vrai et de plus profond dans le legs qu'ils avaient reçu, n'ont cessé de vouloir réimaginer l'ensemble de leur appartenance en créant un récit qui donnât un sens non seulement à leurs origines, mais aussi à leur destin supposé. Et naturellement, ces réimaginations étaient vivement contestées par d'autres, au nom d'une vision différente de la direction future du projet appelé « Israël ».

En donnant rapidement à voir comment tout cela fonctionne, nous tenterons de retracer, à travers le processus désordonné de la vie, de l'écriture, de la transmission et des remaniements dont les textes portent témoignage, quelques éléments de l'émergence dans les Écritures hébraïques de l'« autre Autre » : Dieu.

L'édition finale

Si quelqu'un a jamais été en relation avec la presse ou avec des gens de presse, une des réalités dont il a conscience est que

le récit initialement proposé par le journaliste n'est pas le même que celui qu'on lira sur la page imprimée. Dans un premier temps, le journaliste rédige et envoie son papier, puis un éditeur le révisé, le coupe, l'augmente de contributions venant d'autres journalistes et s'assure que sa taille correspond à l'espace dont il dispose. Enfin, quand tout est prêt, l'éditeur de nuit lui donne un gros titre. Mais quand on achète le journal, c'est ce gros titre que l'on voit en premier. Autrement dit l'élément le plus récent du processus d'édition, celui qui révèle le jugement du dernier éditeur, ses préoccupations, son désir de publier un scoop, etc. Pour autant, c'est cet élément le plus récent qui colorera la perception de l'histoire qu'on lira sous le titre. On peut même avoir fait l'expérience d'une apparente divergence entre le titre et l'histoire : il arrive qu'en lisant celle-ci, on se demande s'il n'y a pas eu une erreur, car ce que le titre annonce à cor et à cri et ce que décrit l'article ne semblent pas correspondre. Et l'on peut parfois imaginer quelles doivent être la colère et l'humiliation du journaliste d'origine en voyant que ses recherches et ses nuances ont été traduites par un titre accrocheur. Ce que je voudrais faire comprendre est simple : nous ne lisons pas l'histoire dans l'ordre où elle a été écrite. Nous lisons d'abord le dernier état de l'édition, et c'est ce qui d'abord guide notre interprétation du processus qui a conduit à ce dernier état.

Or, ce n'est pas moins vrai des Écritures que des journaux. Nous lisons les textes par les yeux des éditeurs les plus récents. Ce qui signifie que mieux nous connaissons ces éditeurs et la date de leurs interventions, mieux nous comprendrons les différents fragments qui constituent le tout. Il se trouve que nous possédons une information utile sur un moment important de ce processus d'édition sous la forme d'un temps délibérément

inscrit et s'étendant sur quatre mille ans (d'où la longévité fantaisiste de certains personnages) d'Adam à la date de consécration du Nouvel Autel en 164 avant J.-C., à l'époque des Maccabées. Il s'ensuit qu'une part considérable de ce que nous appelons les Écritures, dont certains textes sont considérablement plus anciens, nous a été transmise dans un « emballage » représentant les intérêts et les points de vue des éditeurs de l'époque des Maccabées. Ce que nous voyons, c'est en quelque sorte l'éditeur de nuit apportant la dernière touche à la présentation de l'histoire.

Ce qui est également intéressant dans ce moment de l'édition est qu'il trahit l'idée que ses contemporains se faisaient de leurs textes sacrés : le travail éditorial montre qu'ils y voyaient une « préface » au Nouvel Israël, qui commencerait, pensaient-ils, avec la réinauguration du Temple. En d'autres termes, deux bons siècles avant qu'aucun des textes de ce que nous appelons le Nouveau Testament eût été rédigé, les Écritures hébraïques apparaissaient déjà plus ou moins comme un « Ancien Testament », comme si l'on nous disait : « Telle a été l'histoire des relations du Seigneur avec le peuple d'Israël jusqu'à ce jour, une histoire de défaite et de désastre ponctuée seulement de quelques moments de stabilité. Mais tout cela est maintenant arrivé à sa conclusion, et nous inaugurons la nouvelle période pour laquelle les Écritures ont servi de prologue. » Un autre aspect intéressant du processus d'édition est que le système de datation utilisé à l'époque des Maccabées et qui perdure dans le texte juif officiel des Écritures hébraïques (ce qu'on appelle le texte massorétique), la structure même des nombres utilisés, nous fournissent un aperçu des priorités des éditeurs : les deux tiers du laps de temps de quatre mille ans, donc deux mille six cent soixante-six ans à partir d'Adam, correspondent à l'établissement de l'alliance sur le Sinaï.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sacrilège, mais, quand Jérusalem tomba aux mains des armées babyloniennes, il apparut, à son grand désespoir, qu'il avait eu raison depuis le début. Lui et son école semblent avoir eu une importance particulière dans le développement de ce qu'on a appelé le récit « deutéronomiste » de l'histoire d'Israël, minimisant radicalement les éléments cultuels, leur substituant la notion d'alliance légale et racontant l'histoire d'un peuple frappé par le malheur en châtement de ses péchés et des péchés de ses pères. Au demeurant, ce glissement vers une histoire morale ne visait pas à imposer une sorte de fatalisme, mais plutôt à pousser Israël à redevenir le peuple de l'alliance vivante. Une curiosité : tard dans sa vie (Jérémie 44), nous voyons le prophète, désormais exilé en Égypte, rencontrer un groupe de prêtres exilés de Jérusalem non par les Babyloniens, mais par la réforme de Josias quelques décennies plus tôt. Il les réprimande en leur disant que s'ils n'avaient pas péché en offrant des sacrifices à la Reine du ciel, la divinité féminine alors vénérée à Jérusalem, aucun des désastres qui ont frappé la ville ne se serait produit. Eux, raisonnablement, lui objectent qu'il raconte l'histoire à l'envers. Tant qu'ils rendaient un culte à la déesse, tout allait bien. C'est seulement après la suppression de ce culte que le désastre s'est abattu. À qui était destiné le châtement ?

Enfin Ézéchiél, le prêtre du Temple, le conservateur. Lui est concentré sur la vision de Dieu dans le sanctuaire du Temple. Nous pouvons percevoir combien, avant l'exil, la religion à Jérusalem était complètement différente de ce qu'elle devint au retour de Babylone : les visions de Dieu d'Ézéchiél, dont on voit qu'elles appartiennent au même monde que celles d'Isaïe un siècle plus tôt, comportent un mélange de genre et de nombre intraduisible (et d'ailleurs les difficultés du texte d'Ézéchiél sont énormes). Il raconte deux Pâques différentes du Seigneur à Jérusalem, mais aucune des deux ne fait la moindre référence à

ce qu'évoque pour nous le mot « Pâque », qui est lié à Moïse et à l'Exode hors d'Égypte. Ézéchiél fut emmené en exil, et, en tant que prêtre, réussit l'exploit extraordinaire d'avoir la vision de Dieu quittant le sanctuaire, le Temple et même Jérusalem, ouvrant ainsi la possibilité que la réalité de la présence de Dieu fût vécue indépendamment d'un lieu saint particulier et qu'on commençât d'imaginer un nouveau Temple. Le fait de garder entière la vision sacerdotale en un temps d'exil et de déportation s'est avéré une des forces structurantes définitives de l'expérience hébraïque. Et, assez paradoxalement pour un esprit typiquement « moderne », cette inclination fortement sacerdotale, non moins que l'inclination fortement laïque et légale de Jérémie, fut une voie vers ce que nous appellerions une tendance à la sécularisation : c'est en Ézéchiél (chapitre 18) que la responsabilité éthique individuelle est enseignée pour la première fois, rompant avec l'idée que Dieu punit les enfants pour les péchés de leurs pères. Le sentiment sacerdotal de la nature perpétuellement et contemporanément vivante de Dieu, qui se soucie désormais de chacun de ses enfants, refuse d'emprunter la voie qui ferait de Dieu le soutien du fatalisme moral.

Trois prophètes, donc, représentés ici comme des axes clefs des mouvements d'interprétation, d'adaptation et de découverte, d'*invention* au sens le plus riche de ce terme, dans l'espoir qu'avec chacun d'eux nous pourrions conduire plus loin notre exploration.

Exil, retour disputé, Moïse et le judaïsme du Second Temple, sagesse

Nous ignorons quelle proportion de la population hiérosolymitaine fut déportée à Babylone entre 597 et 587. Certainement un nombre considérable des personnages importants de la cour et des leaders politique et religieux, sinon tous. Bref, la classe lettrée. Il semble que l'exil à Babylone fut ce qui donna l'élan et les instruments pour le développement d'une culture religieuse fondée sur les textes, telle qu'elle s'épanouit au cours des siècles suivants. Des textes clefs furent écrits, des fragments édités et remaniés, des insistances modifiées. Beaucoup de ce que le royaume du Nord avait produit et qui n'était pas agréable au goût judéen fut greffé au récit de Juda et sa nature changea. Tout ce qui s'était produit au temps de la réforme de Josias, dans les décennies qui avaient immédiatement précédé l'effondrement de Jérusalem, fut aussi remanié et amalgamé à l'histoire qui émergeait. Il se peut que la figure de Moïse ait acquis son importance au cours de la réforme de Josias, comme une sorte d'alternative à l'idéologie royale assyrienne. Plus important : à mesure que le temps passa, et après que Cyrus eut permis aux exilés de retourner à Jérusalem, un récit se développa sur ce grand leader, donneur de loi et prophète, Moïse, dont l'alliance, les écrits et le tabernacle errant furent représentés comme antérieurs au monde des rois et des temples. Aussi imagina-t-on – et mit-on en œuvre – un programme de création du vrai Israël en Terre sainte. Ses partisans furent appelés les Judaïtes : les hommes de Juda qui avaient connu l'exil à Babylone et développé ce nouveau compendium centré sur Moïse de ce qu'avait été l'histoire d'Israël auparavant.

Pourtant, comme chaque fois que des exilés reviennent sur leur terre natale après une période d'absence, la version purifiée qu'apportent ces gens de ce qu'ils ont laissé derrière eux et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compassion pour un groupe de gens qui se trouve dans les affres d'une situation historique et politique particulière. C'est beaucoup plus choquant qu'il n'y paraît à nos oreilles trop bien accoutumées ! Qu'un dieu fût lié aux intérêts d'un peuple, en harmonie avec ses structures de pouvoir et d'autorité et protecteur de ses lieux sacrés, ç'aurait été dans l'ordre des choses. Mais ce qui éclate ici au grand jour est la manifestation d'un amour pour un peuple sans feu ni lieu, ni sanctuaire, caractérisé par son absence d'attache à quelque terre que ce soit, subversif des structures politiques et activement impliqué dans la venue à l'être de quelque chose de neuf à partir des profondeurs de l'histoire. Immédiatement, il devient clair que l'adresse personnelle de Dieu à Moïse n'est pas un simple acte de communication de faits, mais bien plutôt un appel inaugurant un processus, qui engagera et la personne de Moïse et le peuple qu'il doit conduire à devenir une nouvelle réalité.

Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon et faire sortir d'Égypte les Israélites ? »

La réponse de Moïse est extrêmement raisonnable : il veut être assuré qu'il y a en lui, Moïse, quelque chose qui fait de lui la bonne personne pour entreprendre une telle tâche. Une sorte de sécurité. Et bien entendu, Dieu ne joue pas avec lui à ce jeu. Au vrai, la non-réponse de Dieu est en elle-même un petit miracle de délicatesse :

Dieu dit : « Je serai avec toi, et voici le signe qui te montrera que c'est moi qui t'ai envoyé. Quand tu feras sortir le peuple d'Égypte, vous servirez Dieu sur cette montagne. »

Le protagonisme de Dieu suffira à Moïse, même si celui-ci

ne peut s'y agripper. En outre, le signe qu'il recevra ne viendra que dans le futur : c'est seulement à la fin, quand il aura conduit le peuple sur la montagne pour l'Alliance, qu'il aura la certitude que c'était bien YHWH qui œuvrait à travers lui. Au lieu d'une assurance à laquelle il puisse s'accrocher, quelque chose qui procéderait de son passé ou de sa personne, Moïse devra se contenter de l'assurance qu'on s'empare de lui et qu'il deviendra quelqu'un qu'il ne peut encore imaginer, quelqu'un qu'il recevra d'un futur qui n'est pas encore le sien.

Moïse dit à Dieu : « Voici, je vais trouver les Israélites et je leur dis : "Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous." Mais ils me disent : « Quel est son nom ? » Que leur dirai-je ? »

Moïse, avec bon sens encore, se fait un peu prier. Un nom est une source de pouvoir, quelque chose à quoi on peut s'accrocher, un « lui », un « cela » dont on peut parler, qu'on peut conjurer, qu'on peut brandir à la face de divers ennemis. S'il faut convaincre le peuple d'Israël en Égypte d'affronter Pharaon, Moïse se verra demander quels atouts il a dans sa manche.

Dieu dit à Moïse : « Je suis celui qui est. »

Voilà ! La réponse des réponses. Et en même temps, une absolue non-réponse. Car le même Dieu qui n'est en rivalité avec rien de ce qui est, et qui se propose d'amener à l'être quelque chose de nouveau en offrant des moyens aussi peu prometteurs que possible et sans rien de commun avec les formes classiques de comportement divin, refuse aussi d'être un « lui » ou un « cela ». « Je suis. » Ou peut-être « Je serai celui que je serai » (ce qui pourrait être une traduction plus juste

d'une phrase très mystérieuse). Quelque chose qu'on ne peut saisir, qui vient vers vous, et cet insaisissable est essentiel à ce qui se passe. « Je suis » se révèle le vrai protagoniste, celui qui amène toutes choses à l'être, et c'est seulement en cessant de tenter d'être un « Je suis » en face de Dieu, et donc de faire de lui un « il » ou un « cela », qu'une personne ou un groupe commencera de recevoir son « soi » réel, son « je suis » réel bien que subsidiaire en tant que groupe ou qu'individu. En face de « Je suis », pur protagonisme sans hâte et souverain, créant et agissant, nous sommes tous des symptômes périphériques, des « cela » et des « il(s) » qui deviennent des « nous » et des « je » par l'effet d'un processus historique de relation où nous nous trouvons appelés à servir le Seigneur.

Et il dit : « Voici ce que tu diras aux Israélites : "Je suis m'a envoyé vers vous." »

Une instruction peu encourageante ! Observons d'abord la grammaire. L'essentiel est que « Je suis » n'est ni un « il » ni un « cela », en sorte qu'un verbe à la troisième personne du singulier n'a pas de sens. Moïse n'a qu'un moyen de communiquer authentiquement le fait que « Je suis » l'envoie : devenir lui-même, toujours plus visiblement, un signe vivant de « Je suis ».

Dieu dit encore à Moïse : « Tu parleras ainsi aux Israélites : "YHWH, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous. C'est mon nom pour toujours, c'est ainsi qu'on m'invoquera de génération en génération" » (Exode 3,1-14).

À cette information, Dieu ajoute que le peuple d'Israël devra

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à l'être, et, comme il n'est en rivalité avec rien ni personne, il peut défaire de l'intérieur les distorsions qui nous poussent à nous projeter et à nous tromper.

Aussi, quand nous parlons de la foi en Dieu, il ne s'agit pas d'une information sur un être extra-terrestre, mais de notre induction – grâce à un acte de communication de la part d'un autre Autre qui n'est en rivalité avec rien ni personne – à nous prêter à l'immense volte-face psychologique que nous avons commencé d'évoquer dans le chapitre précédent, quand le regard de Moïse est attiré vers un buisson ardent.

Ce qu'il y a d'étrange dans la centralité de la « croyance »

En gardant cela en mémoire, nous pouvons souligner un aspect de l'emploi que nous faisons des mots « foi » et « croyance » : n'est-il pas étrange que nous en soyons venus à estimer que les religions sont centrées sur la notion de foi ? À vrai dire, c'est une forme bizarre d'impérialisme chrétien involontaire que de parler d'autres « fois » et de « dialogue entre les fois ». Il n'est tout simplement pas vrai que la plupart des formes de vie sociale et culturelle que nous appelons « religions » soient centrées sur la notion de « foi », ni que cette notion soit importante dans la manière dont la plupart de celles-ci se comprennent.

Pour un membre respectable, pieux et dévot des sociétés de la Rome ou de la Grèce antiques, la piété consistait dans l'offrande de sacrifices aux divinités domestiques, les dieux de sa famille. Elle consistait à l'occasion en participations à des manifestations cultuelles publiques dans les temples, peut-être

en hommages à l'empereur ou à la cité. Et sa piété se manifestait dans l'imitation de ses ancêtres, car elle est très spécifiquement une vertu de respect et de docilité à l'égard des pères. En même temps, sa vie était nourrie d'histoires mettant en scène Jupiter et Héra, Minerve et Poséidon, bref, les dieux de l'Olympe, qu'on appelle par leurs noms grecs ou latins. Au demeurant, personne n'accordait d'importance au fait qu'à titre personnel il croyait ou non que ces êtres folâtraient vraiment sur le mont Olympe. Il ne subissait aucun examen d'orthodoxie sur son degré d'engagement personnel envers Apollon ou Zeus, et on n'attendait de lui qu'il ait une relation étroite, personnelle et subjective avec aucune de ces divinités.

À vrai dire, si tel avait été le cas, les gens l'auraient probablement pris pour un fou, et certainement pour un personnage dangereux, car avoir une relation personnelle avec une divinité signifiait être aspiré dans une frénésie cultuelle et possédé par l'esprit de Dionysos ou de tel ou tel autre dieu qui se serait emparé de lui. Les membres respectables de la société grecque ou romaine savaient très bien que les histoires des dieux ont une fonction qui relève du maintien du lien social. Ils sont comme la petite souris des dents de lait ou le Père Noël : il n'est pas nécessaire de croire en eux, mais il est important que les cadeaux soient posés sous le sapin ou ailleurs et qu'on trouve une pièce sous son oreiller. En revanche, on n'a pas une relation personnelle étroite avec la petite souris.

Si nous nous penchons plus attentivement sur notre propre histoire religieuse, nous constaterons que la religion qui nous a donné naissance n'était pas centrée sur la foi, mais sur la Torah. La notion fondamentale qui définit le judaïsme est un mot qui se traduit d'ordinaire par « loi ». Le mot « loi », toutefois, ne doit pas être entendu dans un sens légaliste : il s'agit plutôt d'un

chemin de vie dynamique et légalement structuré. Mais il est clair que c'est l'obéissance à la Torah, plus que le souci constant de ce que Dieu pense ou fait, qui est important pour le dévot juif. Dans les cercles rabbiniques, une opinion communément exprimée est qu'une fois que Dieu a donné la Torah, c'est aux humains qu'il incombe de l'interpréter : le Tout-Puissant a perdu le droit de donner son avis ou de se mêler de tel ou tel sujet.

Pareillement, la notion centrale qui rassemble les adeptes de Mahomet est celle d'*islam*, un mot qu'on traduit habituellement par « soumission ». Des voix musulmanes se demandent d'ailleurs si ce mot est le meilleur pour rendre la notion d'*islam* en français. Sans prendre part à ce débat, il est sûr que le terme possède des connotations qui diffèrent de celles du mot « foi », dont la moindre n'est pas que pour la majorité sunnite de l'islam, une fois que l'on est entré dans le groupe et que l'on a accompli son acte de soumission, on y est pour toujours. Par la suite, le degré d'engagement personnel et le genre de vie adopté est une question secondaire. Il y a, certes, des pratiques à respecter, mais il suffit de s'y conformer et d'accomplir les gestes voulus. À l'intérieur de l'islam, c'est moins vrai, bien sûr, dans la tradition soufie, où la subjectivité est de la plus haute importance ; mais rappelons-nous qu'il ne s'agit là que d'une toute petite minorité, qui, de surcroît, a longtemps été tenue pour suspecte par l'islam majoritaire, notamment parce que certaines de ses caractéristiques sont perçues comme trop proches du christianisme.

Nous pouvons, vraisemblablement, nous réjouir qu'il n'existe pas de « dialogue entre les soumissions », mais nous payons un prix très élevé pour avoir fait du mot « foi » un quasi-synonyme du mot « religion », car le christianisme n'a qu'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« contre » qui que ce soit ou « à l'affût » pour le piéger : tout ce qu'il veut, c'est que nous vivions des vies beaucoup plus riches. Des vies beaucoup plus épanouissantes que celles que, bon an mal an, nous menons aussi longtemps que la survie par l'exclusion de boucs émissaires est notre plan de route par défaut. En d'autres termes, ce dont Jésus a voulu faire pour nous une réalité tridimensionnelle, c'est que Dieu nous aime.

Comment nous sommes amenés à l'être par la parole de celui qui nous aime

Abordons maintenant certains effets de cette irruption de l'« autre Autre » dans l'autre social. L'autre Autre est devenu présent en tant que protagoniste au niveau humain, et nous découvrons que peu à peu sa parole nous amène à l'être. Et que celui qui nous parle pour nous amener à l'être est aussi celui qui nous aime. Normalement, bien sûr, c'est l'autre social qui nous parle pour nous amener à l'être, lui qui nous confère une identité. Et, comme nous l'avons vu, il y a en cela un élément d'amour et un élément de stabilité. Mais sans rien de définitif. Nous savons combien il nous est facile de dépendre entièrement de l'autre social pour obtenir l'approbation, l'identité, le sentiment de qui nous sommes et de ce que nous valons. Et nous savons aussi combien il nous est facile de nous perdre et de nous vendre pour acquérir ou conserver l'approbation d'autrui. Or, le regard de cet autrui est hautement ambivalent : il nous permet souvent d'éprouver un sentiment d'importance et d'appartenance, mais seulement temporairement et quand cela lui convient. Il semble avoir à cœur notre intérêt, mais ce n'est pas vraiment le cas.

Une partie de ce qui nous arrive du fait que Jésus a occupé pour nous l'espace de la mort, en présence des témoins apostoliques, est que nous nous trouvons conduits à oser ignorer notre besoin d'un « shoot » rapide d'approbation immédiate. Ce que nous découvrons, c'est que nous sommes amenés à l'être par l'amour de quelqu'un qui n'a pas d'autre motif, ni d'autre intérêt que cet amour. Une parole m'amène à l'être sans être contraint par la mort, et me confère un moi beaucoup, beaucoup plus grand que celui que j'aurais pu construire par mes propres moyens, parce que ce moi est capable d'accorder foi à la réalité suivante : quelqu'un qui ne connaît pas la mort m'amène à l'être à partir de rien, en sorte que je n'ai aucune raison d'avoir peur de n'être rien. En d'autres termes, la foi est ce qui me permet de me détendre dans cette extension de mon être, qui devient beaucoup plus que je n'aurais pu imaginer.

L'une des étranges conséquences de cet événement, lorsqu'il fait irruption dans notre vie, est qu'il cesse d'être si important d'être *bon*. Par rapport au monde des religions en général, c'est un aspect très troublant du christianisme. Son présupposé, son point de départ est que nous sommes sens dessus dessous. Nous ne commençons pas par être bons pour nous détériorer ensuite. Nous commençons détériorés. Puis, en nous découvrant aimés, nous pouvons abandonner nos efforts pour être bons, qui sont en général très dangereux et font du mal aux autres. À vrai dire, en nous découvrant aimés, et donc capables d'abandonner notre manipulation des autres pour qu'ils nous aiment, nous nous découvrons en même temps capables d'accomplir des actes authentiquement bons par générosité plutôt que par besoin de nous rendre présentables, de nous justifier.

Souvenons-nous de tante Hortense et de l'entretien d'embauche ! C'est ce que la Réforme protestante a voulu dire

en affirmant que nous ne sommes pas justifiés par les œuvres, mais sous l'effet de la grâce et par la foi. Si nous avons besoin de nous justifier, c'est le signe que nous ne sommes pas détendus en nous sachant aimés, autrement dit que nous ne savons pas l'amour que notre interlocuteur a pour nous. Quand on a besoin de se justifier, c'est un signe sûr de manque d'amour, d'ignorance que nous sommes aimés tels que nous sommes. Au contraire, le signe sûr qu'on se sait aimé est qu'on n'éprouve aucun besoin de se justifier. Les Réformateurs ont eu tout à fait raison d'insister sur le fait que, si nous sommes aimés gratuitement, nous pouvons relativiser l'exigence d'accomplir de bonnes actions. Ce qui est dommage, d'un point de vue catholique, c'est qu'ils ne sont pas allés assez loin. C'est justement quand on cesse de devoir faire de bonnes actions que l'on peut avoir envie de répondre à l'amour en faisant le bien. Quand on n'a plus à offrir des fleurs à quelqu'un par devoir, on peut sentir en soi un désir de faire une grande déclaration d'amour à cette personne en lui offrant des fleurs.

L'écroulement de notre auto-présentation forcée, la chute de notre masque, sont aussi le début de notre capacité de donner parce que nous le voulons, parce qu'un moi dont nous ignorions jusqu'à l'existence le veut. Ainsi nous surprenons-nous à accomplir des actes entièrement par amour, et ces actes sont les sortes d'« œuvres » qui montrent que la foi est vivante.

Accepter paisiblement qu'on n'ait pas dit la vérité

Continuons dans cette veine un peu déroutante. Ce que suggèrent les observations précédentes, c'est qu'en commençant à nous détendre dans le don de la foi, nous devenons des gens apparemment moins recommandables. Pourquoi ? Parce que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6

Se prêter à l'expiation

LE SACRIFICE À CONTRE-COURANT

Introduction : trois exercices d'imagination pour trois approches du sens de l'expiation

Ce sixième chapitre est structuré de façon un peu différente des précédents. Nous allons nous pencher sur ce qu'on appelle parfois l'*expiation*. Ou, en d'autres termes, sur ce que signifie une proclamation centrale de la foi chrétienne : *Le Christ est mort pour nous*, ou *le Christ est mort pour nos péchés*. Comme nous le savons pour la plupart d'entre nous, on peut aborder ce thème de plusieurs façons différentes, dont toutes ne sont pas d'un grand secours. Il en est même bon nombre qui sont carrément scandaleuses, et font de Dieu quelqu'un dont la colère devait être satisfaite au prix du sang, si bien que ce fut Jésus qui paya ce prix. En d'autres termes, il existe des théories qui commencent par poser l'image d'un Dieu en quête de vengeance et trouvent ensuite des façons d'intégrer la mort de Jésus dans l'assouvissement de cette vengeance.

J'ai l'intention de me montrer beaucoup plus conservateur et passéiste que ces prétendues « théories de l'expiation ». Revenons vers quelque chose dont il est difficile de se rappeler, car nous n'avons pas beaucoup d'imagination sur ces sujets : le

fait que bien avant que l'expiation devienne une théorie, elle était une *liturgie*. Et que tout le but de cette *liturgie* était que les gens *s'y prêtent*, comme à quelque chose qui est accompli dans leur direction, et pour eux.

C'est pourquoi nous pourrions occuper trois différentes positions imaginaires à l'intérieur de trois histoires différentes, pour pouvoir nous enfoncer dans le très étrange sentiment que quelque chose est fait pour nous et envers nous. Classiquement, quand nous commençons à penser et à théoriser, nous imaginons une réalité du monde extérieur, et nous cherchons à construire une structure abstraite permettant de la saisir comme un tout cohérent. Imaginons-nous maintenant dans une situation où quelque chose vient vers nous, au-devant de nous. C'est très différent de la situation où nous essayons de saisir mentalement quelque chose. Cela consiste à permettre à quelque chose de se déployer vers nous, et de nous affecter en se déployant ou en nous enveloppant.

Voici donc trois exercices d'imagination. Dans chaque cas, je vous demanderai de vous représenter que vous faites partie d'un groupe ethnique différent. Dans le premier cas, nous réfléchirons à un mouvement liturgique dirigé vers nous ; dans le deuxième, à un mouvement politique ; et dans le troisième, à un mouvement personnel. Ce que cela pourrait nous aider à percevoir, en tant que résultat cumulé de ces trois exercices, c'est comment Jésus, en marchant vers la mort, rassemblait ce qui est liturgique, ce qui est éthico-politique et ce qui est personnel pour en faire la mise en œuvre hautement créative de quelque chose qui se déploie pour nous et envers nous. Et à percevoir aussi que cette mise en œuvre est totalement étrangère à toute notion de vengeance divine.

Les anciens Hébreux (le sens du rite de l'expiation à l'époque du Temple de Salomon)

Le premier groupe ethnique auquel vous appartenez est celui des anciens Hébreux. Les très anciens, de l'époque du Premier Temple de Jérusalem, celui de Salomon, donc d'avant la destruction de ce Temple en 587 avant Jésus-Christ. Imaginez que vous assistez au rite d'expiation célébré dans le Temple lors de la fête annuelle portant ce nom. Ce n'est pas très facile, car nous ne savons pas où s'élevait le Premier Temple ni à quoi il ressemblait. Toutes les références et toute l'imagerie à son sujet sont héritées de la période du Second Temple, donc postérieures à environ 500 avant Jésus-Christ ; et nous les tenons de gens qui ne gardaient que des bribes de souvenirs du rite ancien, et, tout en s'en réclamant, tentaient de mettre sur pied pour leur époque un cérémonial qui succéderait dignement à ce qui s'était passé dans le Temple de Salomon tel qu'ils se l'imaginaient.

Car le rite de l'expiation tel qu'il était pratiqué dans le Second Temple, et pour lequel nous avons des descriptions dans les textes, était déjà à cette époque une tentative pour se remémorer une tradition remontant à des temps beaucoup plus anciens, des temps où les gens estimaient que le cérémonial était « réellement réel », si l'on peut dire, à la différence de leur époque où tout cela avait dégénéré. Tous les catholiques comprendront : nous croisons des jeunes gens persuadés que la messe tridentine, autorisée par le pape Pie V, était à maints égards plus réelle et plus sainte que le rite autorisé par Paul VI à la suite du concile Vatican II, qu'ils considèrent comme de la camelote en comparaison. Peu importe si les plus âgés, qui ont bien connu la messe d'avant le Concile, ne partagent pas du tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soir de la Cène. Il y a une distinction, dans le récit de l'institution, entre « mon corps livré pour vous » et « mon sang versé pour vous et pour la multitude ». En donnant des portions à tous ses disciples, ainsi que la coupe, Jésus indique que désormais ils sont tous prêtres. À vrai dire, tout chrétien baptisé l'est dans la prêtrise suprême du Christ, car le baptême est une ordination sacerdotale, et tout chrétien qui communie et reçoit le corps du Christ est un prêtre qui prend part au rituel sacerdotal de l'expiation. Donc, tous ceux qui reçoivent des portions sont des prêtres. Il s'ensuit qu'il n'y a pas, dans le christianisme, de laïcs au sens strict de ce terme, puisque tout chrétien baptisé partage la prêtrise. Notre système d'ordination et de statut clérical, avec toutes les querelles et tous les problèmes posés par les façons dont il est vécu, se situe à un différent niveau de signification par rapport à cette réalité sous-jacente et plus importante : nous sommes tous essentiellement des prêtres.

Reprenons. Les prêtres ont reçu leurs portions, et à présent le grand prêtre, entouré de ses aides, commence à arroser avec de grands mouvements diverses parties de la cour du Temple – et donc nous aussi – avec le sang de l'agneau. Nous attendions ce geste avec impatience. Nous désirons être couverts du sang de l'agneau. En fait, le mot hébreu que nous traduisons par « expiation » tire son origine d'un mot signifiant « couverture » ; l'idée est donc que les prêtres lancent sur le peuple une couverture protectrice, pour les préserver de toute possible colère de Dieu. Tout comme certains d'entre nous sont heureux de recevoir quelques gouttes d'eau bénite au cours du rite pascal, quand le prêtre asperge le peuple, il aurait été important pour nous en tant qu'anciens Hébreux d'être « couverts » par le sang de l'agneau.

À ce sujet, on trouve un grand moment d'ironie dans l'évangile de Matthieu, quand Pilate présente Jésus à la foule. D'abord, dans un geste complètement sacerdotal, il se lave les mains, en se déclarant : « Je ne suis pas responsable de ce sang ; à vous de voir ! » Et tout le peuple répond : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Ce passage a généralement été interprété dans un sens antisémite, comme si les « juifs » appelaient une malédiction sur eux-mêmes. Mais il prend beaucoup plus de sens si nous le comprenons comme *ironique*. Ce qui se passe dans cette scène, qui nous apparaît au premier abord comme un marchandage politique, est en réalité le rite de l'expiation. Les présents sont de fait des participants volontaires à ce rite, et appellent une *bénédiction* sur eux-mêmes et sur leurs enfants : ils veulent être couverts du sang de l'agneau !

Revenons dans le Premier Temple. Nous désirons être couverts du sang de l'agneau, c'est-à-dire par le grillage protecteur qu'entremêle pour nous YHWH. À ce stade, il est probable que le grand prêtre s'avance vers l'autre agneau : ce second agneau ou chevreau identique, sans tare ni tache, qui est un substitut d'Azazel, le démon. Il pose ses mains sur lui, ce qui veut dire qu'il lui transfère tous les péchés et les transgressions du peuple, et l'animal doit ensuite être conduit à coups de bâton hors de l'enceinte du Temple et probablement jusqu'au bord d'un précipice, où il est poussé à se jeter dans le vide. C'est lui l'agneau ou chevreau que la langue anglaise, depuis la traduction de Tyndale au début du seizième siècle, appelle *scapegoat*, et la française *bouc émissaire* : le bouc que l'on expulse. Il est probable qu'après que le grand prêtre avait posé ses mains sur lui, plus personne ne devait le toucher, car il était devenu un animal tabou. Ce qui se passait était donc très différent de ce qu'on connaît dans certaines cités grecques à la

même période, avec le rite du *pharmakos*. Chez les Grecs, un jeune noble capturé dans une autre cité était gardé en résidence surveillée, dans des conditions agréables, jusqu'au jour où il devait être sacrifié. Alors, quand survenait un moment de crise, ce jeune homme était revêtu de beaux atours et promené dans les rues de la cité et tout le monde s'efforçait de toucher ses vêtements pour que toutes les mauvaises vibrations de la ville soient absorbées par sa personne. On le conduisait ensuite jusqu'au bord d'un précipice, et les citoyens s'attroupaient en demi-cercle autour de lui, s'avançant de plus en plus près, le serrant de plus en plus étroitement, jusqu'à ce qu'il soit obligé de sauter. Si possible, personne ne devait alors le toucher, si bien que ce n'était personne – et donc tout le monde – qui l'avait poussé, ou qu'il s'était d'une certaine façon transformé en victime volontaire.

Chez les Hébreux, il s'agissait d'une victime à quatre pattes, et l'animal était conduit à l'extérieur de la cité ou du camp pour mourir. Bien sûr, c'est aussi en partie ce qui s'est passé dans les récits évangéliques de la crucifixion, où Jésus est simultanément les deux agneaux : YHWH qui s'offre et la bête torturée et chassée. Le rite est alors accompli et terminé pour toujours.

Après l'expulsion de l'agneau qui était le substitut d'Azazel, le grand prêtre, revêtu maintenant de sa robe d'apparat et de sa tiare portant le Nom, et parmi des flots de musique et le bruit de la liesse, conclut ce grand rite en se tenant devant nous, le peuple, et lui-même entonne, ou psalmodie, ou crie le Nom. Il est la seule personne qui a le droit de prononcer le Nom, une fois par an, à l'occasion de cette fête ; et au moment où il le fait, tous les présents s'inclinent et le vénèrent, lui, le grand prêtre, en qui le Nom a pu s'incarner liturgiquement : YHWH a pu venir parmi son peuple pour expier ses péchés, le libérer et restaurer la Création. Ainsi s'achève le rite.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comptes. La famine ne prend pas fin tout de suite. Ripça, la concubine de Saül et la mère de deux des sept fils sacrifiés, manifeste un amour et une douleur authentiques, et dénonce publiquement l'horreur de l'acte commis en campant sur le lieu de l'exécution pendant plusieurs mois pour empêcher les corps d'être dévorés par les animaux. La honte pousse finalement le roi David à comprendre qu'il ne doit pas se contenter d'avoir fait ce qui lui semblait expédient, si bien qu'il rassemble les ossements de Saül et de Jonathan, qui avaient été dispersés en différents lieux, et les honore, ainsi que les fils récemment exécutés, par des funérailles décentes. C'est alors seulement que la famine s'achève.

Mais la conclusion de l'histoire est sans rapport avec notre sujet. La question à nous poser, nous qui avons été présents en tant que Gabaonites, est celle-ci : dans notre histoire, qui sacrifie qui à qui ? Quelle est la transaction qui est décrite ? J'espère qu'il est assez clair que c'est David qui *nous* fait un sacrifice. C'est lui qui effectue l'expiation, et nous qui recevons l'offrande. Ce sacrifice, assez commodément, est celui des fils de quelqu'un d'autre, mais le but de l'offrande est d'assouvir *notre* colère, qui est la conséquence d'une dette de sang contractée par Saül auprès de nous, les Gabaonites. Nous avons droit à ce sacrifice : c'est notre besoin de vengeance qui doit être satisfait.

Attardons-nous un instant sur ce point : il y a bien une divinité en colère dans cette histoire, une divinité qui réclame un sacrifice, *et c'est nous*, qui recevons réparation et satisfaction. La divinité en colère n'est pas YHWH, qui se borne à donner un conseil au début et d'ailleurs n'arrête pas immédiatement la famine une fois que l'exécution a eu lieu. Dans ce passage, David doit nous convaincre qu'il est bien intentionné et ne

cherche pas à nous piéger, afin de pouvoir offrir un sacrifice à la divinité en colère constituée par nous et notre soif de vengeance. David, le roi bien intentionné, vient à notre rencontre en nous offrant un sacrifice pour apaiser notre colère.

On s'en étonnera peut-être, mais cette curieuse petite histoire apparaît deux fois dans le Nouveau Testament, et ces mentions peuvent nous faire mieux comprendre comment la mort de Jésus y est perçue comme le don de quelque chose, pour nous et à notre égard. La première se trouve en Romains 8,31-32, où Paul écrit ce qui suit :

Que dire après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ?

Très longtemps, on a cru que les mots « lui qui n'a pas épargné son propre Fils » contenaient une référence à l'histoire du sacrifice d'Isaac, au terme de laquelle Abraham épargne son fils. Mais le texte grec de l'épître aux Romains ne fait pas allusion à la Genèse telle qu'elle est traduite dans la Septante, où de toute façon l'accent est mis sur le fils *unique* d'Abraham. En revanche, le texte s'accorde parfaitement à la version de la Septante du second Livre de Samuel, et nous pouvons avoir un bon aperçu de la façon dont Paul lit le passage que nous venons d'examiner.

Ce qu'il nous dit en effet, c'est ceci : « Vous vous rappelez David, et vous vous rappelez que lors de sa rencontre avec les Gabaonites, ceux-ci ne savaient pas s'il était vraiment bien disposé à leur égard ou si au contraire il ne projetait pas de les circonvenir par quelque ruse. Eh bien, il leur a montré qu'il était

vraiment pour eux en leur livrant des fils ; certes, les fils de quelqu'un d'autre, ce qui lui rendait la chose plus facile. Le fait de leur livrer ces garçons était sa manière de leur prouver qu'il était bien intentionné à leur égard, qu'il ne comptait pas les tromper. Or, Dieu est plus grand que David. Alors que David agissait en politique, en offrant les fils de quelqu'un d'autre, Dieu, pour nous prouver qu'il nous aime et qu'il ne veut pas nous tromper, nous offre son propre Fils : en d'autres termes, pour un bon Juif monothéiste, *lui-même*. (Car c'est ce que signifie le fait qu'El-Elyon permet l'auto-sacrifice de YHWH pour nous.) Aussi, cessez d'être méfiants ! Dieu est vraiment *pour* vous de toutes les façons possibles, *il ne cherche vraiment pas à vous piéger*, et sa générosité est au-delà de toute arrière-pensée. »

Remarquons maintenant ce que présuppose cette lecture de Paul. Elle présuppose qu'il a lu le passage du second Livre de Samuel comme nous l'avons fait : de même que David a sacrifié les fils de Saül aux Gabaonites, Dieu *nous* sacrifie le propre Fils de Dieu, c'est-à-dire lui-même. Ainsi, il y a bien dans tout cela une divinité en colère, *et c'est nous*. Il y a également une source de générosité entièrement non violente, non exigeante et non ambivalente dans cette équation, et c'est Dieu. Pour employer le langage sacrificiel de manière appropriée, nous devons nous rappeler qu'avant toute chose c'est Dieu qui *nous* offre un sacrifice, non le contraire.

Voyons maintenant comment tout cela est semblable à la liturgie du Temple telle que nous y avons assisté dans notre première incarnation en anciens Hébreux ? Nous avons vu alors le Très-Saint sortir du Saint des Saints et offrir un sacrifice sur l'autel *pour* le peuple. Ici, au lieu d'un arrière-plan liturgique,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce genre de maltraitance ne sont guère conscientes de ce qu'elles font, il ne faut y voir aucune animosité personnelle, rien n'est fait de propos délibéré. Dire qu'ils sont innocents serait aller trop loin, mais on a l'impression qu'ils obéissent à une norme, voilà tout. Ces garçons sont ceux qui peuplent l'autre perspective de l'histoire : ceux pour qui Fernando compte à peine, existe à peine, même s'ils se moquent de lui et le rudoient.

Mais entre ces deux extrêmes – Fernando d'un côté, les meneurs de la classe de l'autre – existent un autre groupe et un autre angle sur l'histoire. Il s'agit des gens que j'appelle le « gros de la troupe » : ceux qui sont vaguement conscients, comme beaucoup d'entre nous au temps du lycée, qu'une espèce de main invisible plane au-dessus de nous, dont le doigt tendu est fatalement sur le point de désigner quelqu'un. Et si j'appartiens à ce gros de la troupe, je tiens à faire ce qu'il faut pour que ce quelqu'un ne soit pas moi.

Pour tout dire, quand le doigt a désigné quelqu'un d'autre, Fernando par exemple, je m'empresse de faire le nécessaire pour qu'il continue de le désigner, car cette main qui plane est très instable et le doigt pourrait très bien se déplacer de sa cible du moment et se pointer vers moi. Aussi suis-je très tenté d'agir en boute-feu idéologique, pour que le doigt ne bouge pas. Alors que les meneurs de la classe se fichent que leur souffre-douleur soit Fernando ou un autre, il est très important pour les membres du gros de la troupe de flagorner leurs camarades plus costauds et plus admirés pour fournir du carburant et toutes sortes de bonnes raisons à leur envie de harceler Fernando, autrement dit pour que le doigt tendu ne change pas de direction. D'où les persiflages, les blagues humiliantes, en somme la construction d'une solidarité aux dépens de Fernando. Opter pour cette attitude aide le gros de la troupe à s'assurer qu'il se trouvera du

bon côté quand les choses tourneront mal.

Ce lieu étrange – celui où l'on sait tout en ne sachant pas, ou en préférant ne pas savoir –, ce lieu où l'on louvoie pour assurer sa survie sur les terrains de jeu du lycée, est, pour chacun de nous, le lieu de naissance de la vie morale, du moins pour une part importante. Il forme le genre de personne que nous devenons. C'est en apprenant à survivre à cette sorte de dynamique que nous nous socialisons. Nos bulletins scolaires, à la différence de celui de Fernando, nous décrivent comme « bien adaptés, sociables, de contact facile avec les autres ». Ce qui veut dire : « a survécu » ; « n'est pas devenu la cible des moqueries et de la colère du groupe » ; « a appris à danser avec les autres autour du lieu de la honte, assez près pour bénéficier du fait qu'un autre s'y trouve, mais pas assez pour être celui qu'on mettra à sa place ». Ainsi sommes-nous équipés pour la survie dans un monde adulte où l'on jouera le même jeu dans des contextes très différents.

Voilà pour le troisième angle de l'histoire : celui du gros de la troupe. Ce que j'ai proposé à mon ami du Venezuela, et que je vous propose, c'est que nous imaginions un étrange développement à cette histoire. Quelque six mois après avoir quitté le lycée, soudain, sans explication, Fernando revient. Nous ne savons pas où il était passé dans l'intervalle, mais imaginons quelques scénarios différents pour son retour.

D'abord celui que j'appellerai le scénario de la « grosse matraque ». Entre le départ et le retour de Fernando, il s'est produit au Venezuela une révolution ou un coup d'État. Naguère, il n'appartenait pas à une famille distinguée ni socialement importante. Mais imaginons qu'un coup d'État

inspiré par un grand pays mythique et très gourmand en pétrole, quelque part plus au nord, ait renversé le gouvernement d'Hugo Chávez Frias. Quand le nouveau gouvernement s'installe, voilà que la famille de Fernando devient de premier plan, au point que son père est nommé gouverneur de l'État où se trouve le lycée. Alors, devinez quoi, Fernando revient visiter son ancien lycée dans la Cadillac du gouverneur, accompagné d'une escorte à moto. Au moment où il s'approche, nous pouvons imaginer la réaction de ses anciens condisciples : « Merde alors. » Ils connaissent très bien la logique de ce qui va se produire : « Quand nous avons une grosse matraque, nous nous en servions pour le frapper ; mais maintenant, c'est lui qui a une matraque beaucoup plus grosse, et c'est nous qu'il va frapper. »

Les condisciples envoient donc des ambassadeurs. Ils s'arrangent pour les trouver parmi les plus acceptables du groupe pour aller souhaiter la bienvenue à Fernando : « Salut Fernando, c'est chouette que tu sois revenu ! Sacrée voiture, splendides motos, magnifiques uniformes. J'aimerais bien en avoir de pareils ! Et puis, désolé pour tous les problèmes qu'il y a eus dans le temps avec toi. Pour tout te dire, en cachette, nous essayions de trouver un moyen pour que tout ça s'arrête, dommage que nous n'ayons pas réussi, mais ça n'a plus d'importance, hein ? Tu es revenu et nous allons tous bien rigoler ! » En quelque sorte, la brigade des flatteurs est envoyée en force. Quand la grosse matraque était entre d'autres mains, tout ce petit monde a su s'allier avec celui qui la tenait, et, maintenant que la menace est de toute évidence entre les mains de Fernando, chacun veut être du bon côté. Rien n'a été appris.

Voici un autre scénario pour le retour de Fernando. Malgré tous les efforts du département d'État du grand pays mythique et très gourmand en pétrole quelque part plus au nord, il n'y a pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Induction à devenir un peuple

L'ÉGLISE COMME ÊTRE-ENSEMBLE QUI N'EST « CONTRE » PERSONNE

Introduction : comment dire « nous » sans exclure ?

Au chapitre précédent, nous avons réfléchi à l'expiation, et en imagination, nous avons cheminé vers plusieurs mouvements qui pouvaient s'effectuer dans notre direction, à notre intention : un mouvement liturgique où le grand prêtre sortait de derrière son voile, offrait un sacrifice et nous éclaboussait de sang. Puis un mouvement politique où le pouvoir nous sacrifiait plusieurs personnes commodes, afin d'assouvir la colère provoquée par un acte sanglant non résolu. Enfin, nous avons vu comment la même dynamique pouvait se révéler personnelle quand Jojo le fou et les Geraséniens se sont transformés en Fernando, la folle de la classe qui revenait dans son lycée, et en ses condisciples.

Vous vous rappelez peut-être que ce que les Geraséniens et les condisciples de Fernando avaient en commun, avant d'être brusquement dérangés, était une façon de préserver leur unité. Ils savaient se rassembler parce qu'ils étaient confrontés à quelqu'un qui n'était pas eux. Jojo le fou était utile aux gens de Gerasa parce qu'il n'était pas eux. En n'étant pas eux, il leur permettait de savoir qui ils étaient, et ce que cela voulait dire

d'être sage et sain d'esprit. Il en allait de même pour la classe de lycée. Tout le monde pouvait se comporter normalement tant que la folle de la classe était dans les parages. Et dans les deux cas, c'était le fait de rendre humain celui qui n'était « pas nous » qui secouait ce « nous ». Quand on retrouvait Jojo vêtu, assis et sain d'esprit, tout le processus unificateur des Geraséniens était mis en doute. Et nous avons laissé les condisciples de Fernando coincés quant à la façon dont ils devaient réagir à sa présence au milieu d'eux, une présence paisible et sans ressentiment.

Les membres de ces groupes naguère unis et maintenant perturbés se trouvent face à deux possibilités. L'une est de s'en aller, dépités et dégoûtés, en disant : « Je n'aime pas cette incertitude. Je préfère l'ancien monde où le bien et le mal, le pur et l'impur, l'intérieur et l'extérieur sont des réalités stables, où de vraies décisions sur notre identité, sur qui nous sommes, sont prises quand des gens sont désignés comme n'étant pas nous. Et je suis prêt à me battre pour que ce monde soit celui que nous garderons. » L'autre possibilité est de dire : « En toute bonne foi, nous ne pouvons retourner à notre ancienne façon de maintenir notre unité, parce que nous avons vu qu'en réalité celui dont nous pensions qu'il n'était "pas nous" était "nous" à bien des égards et nous avons pu entrevoir la possibilité d'apprendre grâce à lui à jouer un jeu tout différent. »

Ces deux options ont ceci en commun que le moyen de rester unis dépend d'une victime. Seule la perspective sur la victime est différente. Dans un cas, le groupe se réconcilie par-dessus et contre elle. C'est une façon de construire l'unité : vous vous souvenez sans doute que dans notre troisième séance, nous avons traité de la lente et progressive édification de l'unité réalisée par-dessus et contre Akân au moyen d'un système de loterie. Dans l'autre cas, il y a le commencement d'une réconciliation qui vient de la générosité d'une victime

pardonnante. Celle-ci déclare : « Oui, j'ai occupé cet espace pour vous ; c'est pourquoi il vous est possible de ne plus replonger dans votre comportement sacrificatoire. Ne craignez pas pour autant de ne plus savoir qui vous êtes. Vous serez qui vous êtes en vous fondant d'abord sur moi, et ce sera une expérience beaucoup plus riche que vous ne pouvez l'imaginer. »

Au cours de ce chapitre, nous explorerons l'espace très étrange créé par l'induction à devenir un peuple. Car c'est l'expérience radicale qui fonde le projet qu'on a appelé Église.

L'appel à « être ensemble » : 1 Pierre 2,4-10

Penchons-nous sur un fragment des Écritures, dans la première épître de Pierre. Dans ce passage, rien ne saurait être plus clair sur cette affaire de perspective sur la victime et sa centralité dans l'ensemble du projet :

Approchez-vous de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie, précieuse, auprès de Dieu.

Donc, Pierre (par commodité, nous garderons l'attribution traditionnelle du texte) commence par désigner Jésus, la victime pardonnante, comme celui qui est au cœur de ce qui doit advenir. Mais c'est pour introduire immédiatement les deux caractéristiques contraires de la victime : d'un côté, elle est « rejetée par les hommes » ; de l'autre, elle est « choisie, précieuse auprès de Dieu ».

Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, pour un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'à une vitesse vertigineuse, on devient soi-même emblématique de toutes les valeurs du groupe. Non des valeurs véritables, bien sûr, car celles-ci sont difficiles à acquérir, et pour y parvenir il faut du temps. Or ce dont on ne dispose pas dans notre quête d'identité, c'est justement le temps ! Non : au lieu des valeurs véritables du groupe, ce que nous acquérons, ce sont ce qu'on pourrait appeler ses valeurs frontières : nous devenons un expert dès qu'il s'agit de chanter la chanson tribale.

Ainsi donc, si nous nous enrôlons dans la Marine, nous apprendrons très vite à nous lier à nos nouveaux camarades en répétant avec eux ce qui fait des marins des soldats très différents du reste des forces armées. En devenant catholique, j'ai personnellement été très tenté par une identité à bon marché fondée sur le rejet du protestantisme dans lequel j'avais été élevé ; et plus tard, en rejoignant un ordre appelé les dominicains, j'ai cherché comment marquer des points contre les jésuites. Non que les jésuites soient haïssables, mais parce qu'à maints égards ils sont les plus proches des dominicains parmi les ordres catholiques masculins. Naturellement, une partie de la chanson tribale que j'ai alors très vite apprise disait « en quoi nous sommes différents des jésuites ». C'est le chemin le plus court vers une sorte d'appartenance : « Que suis-je censé ne pas être ? » On peut imaginer un individu qui n'a jamais éprouvé le moindre sentiment hostile à l'égard des juifs, mais qui, en devenant musulman, s'imprègne rapidement d'une caricature des diatribes antijuives, peut-être sans même avoir sciemment rencontré le moindre juif ; ou qui découvre le christianisme et intègre la communauté des Amish, où les boutons des vêtements doivent être remplacés par des crochets, et pour qui ce qu'il peut y avoir de pire sera bientôt d'être un de ces Amish si contaminés par la modernité qu'ils se servent de boutons.

Quel que soit le nouveau groupe, il s'y trouvera des membres plus anciens et plus sages qui reconnaîtront notre faim d'identité pour ce qu'elle est en souhaitant qu'elle se calme bientôt. Mais il peut se passer de nombreuses années avant que nous découvriions ce qui, dans notre nouveau groupe, est réellement central et créatif, et dépassions le stade où l'on se forge une identité à partir de valeurs frontières. Et, naturellement, nous ne serons pas d'un grand secours dans la réconciliation avec nos ennemis apparents si nous avons besoin de croire aux caricatures que nous nous sommes fabriquées à leur sujet pour savoir qui nous sommes.

Donc, puisque le mécanisme classique de la formation des groupes est celui qui se fonde sur ces raccourcis – « À qui suis-je censé m'opposer ? » ou « Donnez-moi de la différence ! » –, à quoi pourra ressembler le début d'une unité qui ne sera pas fondée sur le fait d'être « contre » quelqu'un ? À quoi cela pourra-t-il ressembler de commencer par la découverte de ce par quoi l'autre est semblable à nous, plutôt que de nous accrocher à une pseudo-différence dans le but de nous sentir un peu mieux dans notre peau ? Un tableau nous est dressé pour nous expliquer exactement ce qui se passe dans le passage sur lequel nous allons maintenant nous pencher.

Actes 10

Le passage en question est le dixième chapitre des Actes des apôtres. C'est, sous la plume de Luc, le récit d'un extraordinaire séisme anthropologique. Peut-être le jour le plus important de l'histoire en dehors du judaïsme. Car c'est le jour où la religion des Hébreux est devenue universelle, et où ce que nous appelons catholicisme, c'est-à-dire judaïsme universel, est né en tant que

réalité historique. Lisons ce passage :

Il y avait à Césarée un homme du nom de Corneille, centurion de la cohorte Italique. Pieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison, il faisait de larges aumônes au peuple juif et priait Dieu sans cesse.

Nous avons donc un soldat romain en poste loin de chez lui. Il est décrit comme « pieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison », ce qui contient une expression technique : les juifs reconnaissaient une catégorie de païens qu'ils appelaient « ceux qui craignent Dieu ». C'étaient des non-juifs qui en étaient venus à croire dans le Dieu unique d'Israël, se rendaient régulièrement au culte dans les synagogues, écoutaient les prédications mosaïques et développaient le genre de vie morale inspirée par le monothéisme, mais n'étaient pas prêts à se faire circoncirer, à se convertir formellement au judaïsme et prendre sur eux tout le joug de la Loi et de ses six cent treize commandements.

Il s'agissait donc d'un groupe de gens tout à fait respectables, qui étaient, en quelque sorte, pour partie adhérents et pour partie étrangers à la foi juive. Des citoyens de seconde classe assurément, mais sincèrement bienvenus dans les synagogues, où une partie de l'espace leur était réservée. Il devait être très compliqué pour un centurion romain de se convertir pour de bon au judaïsme, mais adhérer à l'éthique du monothéisme n'était nullement considéré comme répréhensible et la plupart de ces gens « qui craignaient Dieu » prenaient sans doute leurs devoirs religieux très au sérieux. Rappelons-nous l'épisode de Luc où Jésus guérit le serviteur d'un autre centurion²² : quand il est interpellé, les gens de Capharnaüm, où se déroule la scène, lui disent que ce centurion mérite son aide :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme une perte n'en est en fait pas une. C'est la douleur de recevoir une nouvelle identité, de découvrir qui je suis vraiment, de devenir « Tu es mon peuple » plutôt que « Celui qui n'est pas mon peuple ». C'est une chose de voir l'autre comme non-porteur d'une menace qui pourrait conduire à ma désintégration. Mais voir l'autre répugnant comme ce qui me permet de devenir celui que je suis vraiment ? Pourtant, c'est bien cela, ce qui fonde l'Église : une victime crucifiée dans la honte. Et c'est à partir de *cet* autre répugnant que commence le rassemblement d'un peuple issu de toutes les nations, tribus et langues ; autrement dit, le rassemblement d'individus qui, tous, découvrent pour la première fois qui ils sont en abandonnant les frontières qui les dressaient les uns contre les autres.

Universalité et contingence du processus

Nous venons de voir comment un seul séisme anthropologique, un acte de communication qui renverse de l'intérieur tous les repères normaux de la culture humaine, a instauré un nouvel être-ensemble, et un être-ensemble qui n'est en principe *contre* rien du tout. Cela signifie que cet être-ensemble est universel, ou *catholique*, ce qui est simplement un mot grec qu'on peut traduire par « selon la totalité », ou « universel ». Nous avons bien sûr l'habitude de voir le mot « catholique » véhiculer le sens tribal qu'il a acquis au cours de l'histoire et qui signifie quelque chose comme « loyal au pape », ou « opposé à "protestant" », ou qui évoque certaines caractéristiques spirituelles ou liturgiques à l'intérieur du christianisme. Mais c'est une dépréciation de ce terme. Car la notion de catholicité n'est pas un ajout à l'Évangile, un surplus optionnel une fois qu'on a mis au point son christianisme de

base. C'est une dimension essentielle du sens de l'action de Jésus.

Ce que Jésus a inauguré est la possibilité d'un être-ensemble où, en principe, il n'existe pas d'autre social. Il n'existe pas de groupe, ni de nation, ni d'ethnie, ni de genre, ni d'aucune de ces identités que nous construisons de façon binaire (esclave ou homme libre, juif ou Grec, homme et femme, blanc ou noir, homo ou hétéro, etc.) qui ne puisse en principe faire partie du rassemblement, de l'*ekklêsia*, du nouveau peuple de Dieu. Car tous ces gens vivent réconciliés grâce à la victime pardonnante et vivante. Il s'ensuit que la catholicité de l'Église ne saurait être en aucun cas une affaire de politique identitaire. La politique identitaire est issue des plus profondes et plus primitives notions tribales d'identité construite *contre* l'autre, et on ne peut imaginer plus grande trahison de la catholicité qu'une tentative de créer un groupe à part appelé les catholiques. Quelle définition pourrait subsister pour ce groupe, attendu qu'il n'y en a plus en face contre lequel se définir ? Il est bon de se rappeler que nous sommes censés vivre le signe de cette abolition, et combien de fois nous le trahissons en échangeant le Royaume auquel nous sommes appelés pour nous jeter sur des « shoots » bon marché de politique identitaire.

Ainsi donc, c'est *un* acte qui a inauguré *une* nouvelle façon d'être ensemble, qui implique l'effacement de toute identité *contre*, l'effacement de l'autre social. Et donc, la chance de l'universalité. Il faut toutefois souligner que l'universalité ne se décrète pas. Il n'y a pas quelqu'un pour proclamer : « Oh, maintenant nous sommes universels. Nous devons donc désormais traiter tout le monde avec une universelle bienveillance. » Cela transformerait le séisme anthropologique

en une affaire principalement morale, ou intellectuelle. Ce serait un peu comme les chefs de la Révolution française quand ils ont décrété l'égalité, comme s'il suffisait d'un décret pour qu'elle existe. Non : l'universalité, qui fait partie de l'essence de la foi chrétienne, opère de manière beaucoup plus contingente.

Elle survient dans tous les lieux particuliers où un groupe « interne » s'oppose à un groupe « externe », par le dépassement souvent sanglant de la guerre entre ces deux groupes, et, habituellement, parce que quelqu'un a porté témoignage de la vérité. Autrement dit, qu'il a été supplicié. D'autres assistent au supplice. Et d'autres encore commencent à comprendre que la partie est finie. En d'autres termes, la catholicité n'est pas un décret : c'est un processus, et un processus de réconciliation produit par des témoins de la vérité. Il peut survenir en tout lieu où un groupe se définit contre un autre groupe, c'est-à-dire absolument partout, et à l'intérieur de n'importe quel groupe. On ne connaît à la surface de la planète aucun groupe ethnique, aucune bande dans les banlieues des grandes villes, qui ne soit enclin à construire son unité aux dépens d'un autre social. Ce qui signifie que la catholicité est partout latente. Sa possibilité est là, présente, partout où des gens se conduisent de cette façon. Partout où des gens sacrifient, il est possible au sacrifié de devenir le Christ.

Ainsi donc, dans tout groupe, en quelque lieu que ce soit, il est possible de devenir le témoin de ce que Jésus a accompli, le *martus* de ce que Jésus a accompli, en étant prêt à occuper la place de la honte et ainsi à faire d'un conflit particulier un signe du dépassement universel de la conflictualité. Les murs commencent à tomber. Mais c'est un processus chaotique et sanglant, qui n'a rien d'automatique. Nous ne parlons pas d'un grand coup de balai dans l'histoire à la suite duquel une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

homme qui avait la main desséchée. Et ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le jour du sabbat, afin de l'accuser. Il dit à l'homme qui avait la main sèche : « Lève-toi, là, au milieu. » Et il leur dit : « Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien plutôt que de faire du mal, de sauver une vie plutôt que de la tuer ? » Mais eux se taisaient. Promenant alors sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : « Étends la main. » Il l'étendit et sa main fut remise en état. Étant sortis, les Pharisiens tenaient aussitôt conseil avec les Hérodiens contre lui, en vue de le perdre.

La première fois qu'on entend ce passage, on a tout lieu de penser : « L'histoire est tout à fait claire : Jésus accomplit un miracle le jour du sabbat, ce qui est interdit par la Loi, et les Pharisiens sont en colère. » Mais en réalité, si on la lit ainsi, l'histoire est assez étrange, car la réaction des Pharisiens semble excessive. Ils sortent et tiennent aussitôt conseil avec d'autres personnages importants, pour perdre Jésus. Mais pourquoi sont-ils dans une telle fureur ? Sous ce jour, ils apparaissent comme des gens vraiment très méchants, dont le rôle est d'épier le sabbat comme des traîtres de mélodrame jusqu'à ce que Jésus accomplisse un miracle, puis de grincer des dents et de courir ventre à terre préparer un autre piège : une version antique et barbue de Bip Bip et Vil Coyote. Leur réaction est complètement disproportionnée... du moins si nous prenons l'histoire comme le simple récit d'un miracle. Dit autrement : bien que des restrictions soient en vigueur sur les choses qu'on a le droit de faire tel ou tel jour, si quelque chose d'indéniablement bénéfique comme la guérison d'une personne visiblement malade se produit ce jour-là, on hausse les épaules et on trouve un accommodement avec la Loi pour se réjouir.

Mais voyons donc ce qui se passe vraiment dans cette scène, pourquoi c'est beaucoup plus intéressant que les histoires de Vil Coyote, et quelle est la source véritable de la rage des Pharisiens.

[Jésus] entra de nouveau dans une synagogue, et il y avait là un homme qui avait la main desséchée. Et ils l'épiaient pour voir s'il allait le guérir, le jour du sabbat, afin de l'accuser.

Ici, les Pharisiens se préparent pour une célébration liturgique et observent Jésus. Est aussi présent un homme à la main desséchée. Celui-ci ne demande pas à être guéri, il se trouve qu'il est là, peut-être dans l'espoir d'une guérison, peut-être pas. Les Pharisiens attendent avec impatience de voir comment Jésus réagira à cette situation. Il est intéressant de souligner que le verbe « accuser » est la traduction d'un mot grec qui a donné « catégorie » : ce que veulent les Pharisiens, c'est le catégoriser, le mettre dans une boîte, le placer dans une catégorie de leur histoire. Or, c'est précisément ce qui va leur exploser au visage.

Il dit à l'homme qui avait la main sèche : « Lève-toi, là, au milieu. »

Jésus relève le défi implicite qu'il peut lire dans la situation et appelle l'homme à la main desséchée. Comme s'il lui disait : « C'est affreux que ces gens se servent de toi comme d'une espèce d'accessoire pour me tester. Mais sois patient avec moi si tu peux. Je veux faire quelque chose pour toi. Si tu acceptes de devenir mon projecteur, ma présentation en Power Point, tu t'apercevras que tu es beaucoup plus qu'une utilité théâtrale dans une scène de dispute. J'accepte qu'il existe des catégories

pour toi et tes frères, des boîtes dans lesquelles certaines choses apparemment ne rentrent pas, et je sais que je risque d'être accusé pour avoir enfreint ces règles. Mais avec ton aide, je vais transformer cette incompatibilité en une occasion d'enseignement. Est-ce que ce n'est pas ce qui doit se passer le jour du sabbat à la synagogue ? »

Et il leur dit : « Est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien plutôt que de faire du mal, de sauver une vie plutôt que de la tuer ? »

Il se tourne donc maintenant vers l'assemblée et fait subir aux Pharisiens ce qu'ils croyaient lui faire subir : il les met au pied du mur. Et il le fait en leur posant une question difficile, à laquelle une réponse menacerait de les mettre dans des boîtes contradictoires et de les placer en situation d'accusés. Voyons ce qu'ils ont pu comprendre de sa question-piège. Dans le Deutéronome, un texte fondamental du projet juif où Moïse explique et enseigne la Loi au peuple hébreu, on trouve plusieurs moments clefs de ponctuation où Moïse reprend son souffle, dirait-on, et exhorte tous les présents à donner leur assentiment à ce qu'il leur enseigne. Deux de ces passages très connus, avec lesquels un adulte de sexe masculin, à tout le moins, devait être familier, se trouvent à peu près au milieu et à la fin du grand rassemblement liturgique qui est la façon dont le Deutéronome représente le sermon de Moïse. Voyons donc Deutéronome 11,26-28 :

Vois ! Je vous offre aujourd'hui bénédiction et malédiction. Bénédiction si vous obéissez aux commandements de YHWH votre Dieu que je vous prescris aujourd'hui, malédiction si vous désobéissez aux commandements de YHWH votre Dieu, si vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans tous leurs états en le voyant agir ? Après tout, il était bien connu par la littérature rabbinique que pour les questions de santé et de blessures, la priorité devait être de sauver les vies, non d'observer le sabbat. Et qu'est-ce qui pousse ici la foule à « être dans la joie de toutes les choses magnifiques » qui arrivent par Jésus ? Luc, comme toujours, se montre généreux en indices et nous emmène tout droit au royaume de l'histoire ancienne du peuple israélite : vers un épisode dont, sans doute, peu d'entre nous sont familiers, mais qui fait partie des histoires que les enfants devaient adorer, pour des raisons que nous allons découvrir très vite.

La première allusion de Luc, c'est que la femme dans la synagogue est affligée par un esprit qui la rend infirme depuis dix-huit ans. Les nombres sont toujours un bon indice. Vous devez vous demander : qu'est-ce qui s'est passé d'autre pendant dix-huit ans dans les Écritures hébraïques ? La réponse se trouve en Juges 3³¹, et nous imaginerons sans peine quel succès cette histoire pouvait avoir dans une classe de catéchisme en vue de la bar-mitzvah :

Les Israélites recommencèrent à faire ce qui est mal aux yeux de YHWH et YHWH fortifia Églôn, roi de Moab, contre Israël, parce qu'ils faisaient ce qui était mal aux yeux de YHWH. Églôn s'adjoignit les fils d'Ammon et Amaleq, marcha contre Israël, le battit et prit possession de la ville des Palmiers. Les Israélites furent asservis à Églôn, roi de Moab, pendant dix-huit ans.

Les voici, nos dix-huit ans ; et le roi de Moab est devenu une sorte de symbole du mal opprimant le peuple d'Israël. Israël a subi l'oppression pendant dix-huit ans, exactement comme la

femme dans la synagogue.

Alors les Israélites crièrent vers YHWH, et YHWH leur suscita un sauveur, Éhud, fils de Géra, Benjaminite, qui était gaucher.

Ainsi donc, le peuple finit par crier au secours et Dieu lui donne un sauveur. Il est intéressant de noter que c'est presque la seule fois dans l'Écriture où il est question d'une personne gauchère. Nous allons voir en quoi c'est important.

Par son intermédiaire les Israélites envoyèrent un tribut à Églôn, roi de Moab. Éhud se fit un poignard à double tranchant, long d'un gomed, et il l'attacha sous son vêtement, sur sa hanche droite.

Souvenons-nous qu'à l'époque, les contrôles de sécurité auraient tenu pour acquis que tout homme était droitier, et qu'en conséquence un visiteur aurait eu la hanche gauche palpée, car c'est là qu'un droitier aurait attaché son arme. Mais pas Éhud : il pouvait se laisser palper la jambe gauche et garder son poignard caché du côté droit.

Il offrit donc le tribut à Églôn, roi de Moab. Cet Églôn était très gros.

De mieux en mieux ! Voilà un méchant roi gras et bedonnant : Églôn, que nous pouvons imaginer sous les traits de Jabba le Hutt dans *La Guerre des étoiles*.

Une fois le tribut offert, Éhud renvoya les gens qui l'avaient apporté. Mais lui-même, arrivé aux Idoles qui sont près de Gilgal, revint et dit : « J'ai un message secret pour toi, ô roi ! » Le roi répondit : « Silence ! » et tous ceux qui se trouvaient

auprès de lui sortirent. Éhud vint vers lui ; il était assis dans la chambre haute où l'on prend le frais, qui lui était réservée. Éhud lui dit : « C'est une parole de Dieu que j'ai pour toi, ô roi ! » Et celui-ci se leva aussitôt de son siège. Alors Éhud étendit la main gauche, prit le poignard de dessus sa hanche droite et l'enfonça dans le ventre du roi. La poignée même entra avec la lame et la graisse se referma sur la lame, car Éhud n'avait pas retiré le poignard de son ventre ; alors les excréments sortirent.

Vous imaginez à quel point les enfants ont pu se régaler de cette scène : c'est le mélange d'horreur et de grotesque qui les met en joie !

Éhud sortit par le vestibule, il avait fermé derrière lui les portes de la chambre haute et poussé le verrou.

Quand il fut sorti, les serviteurs revinrent et ils regardèrent : les portes de la chambre haute étaient fermées au verrou. Ils se dirent : « Sans doute il se couvre les pieds³² dans le réduit de sa chambre fraîche. »

Comme n'importe quel conteur l'imaginera aisément, ce ne sont pas seulement les portes fermées qui donnent aux serviteurs l'impression que le roi est aux toilettes : l'odeur des excréments, passant à travers la porte, leur suggère qu'il est saisi d'une violente attaque de flatulences.

Ils attendirent jusqu'à en être inquiets, car il n'ouvrait toujours pas les portes de la chambre haute.

Ou parce qu'ils prirent conscience que même Jabba le Hutt ne pouvait avoir une attaque de flatulences aussi terrible...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme vous l'imaginez, le Nouveau Testament ne manque pas d'autres passages qu'on peut lire de la même façon, ce qui nous offre chaque fois ce qu'on peut appeler des « aperçus du Maître à l'œuvre » ainsi que des suggestions relatives aux sortes de changement et de déplacement que nous pourrions vivre en sa présence. Concluons en soulignant que cette façon d'habiter les textes et de se laisser retourner par eux n'est pas seulement une technique que des gens très intelligents et postérieurs à Jésus ont inventée pour nous rappeler qui il était et ce qu'il est venu faire. Ce n'est pas non plus un exercice que seul Jésus pratiquait parce qu'il était un grand maître. C'est quelque chose qu'il nous enjoint solennellement de faire pour nous-mêmes, comme nous allons le voir.

Dans l'évangile de Matthieu, on trouve deux épisodes où Jésus cite le même passage des Écritures hébraïques, dans le même but. Le passage en question est Osée 6, 6 :

Car c'est l'amour qui me plaît et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes.

Certaines traductions disent « miséricorde » plutôt qu'« amour », mais le sentiment est le même. La première fois que Jésus se réfère à ce passage³⁵, c'est quand il s'adresse aux Pharisiens, qui protestent contre le genre de personnes avec qui ils le voient traîner :

« Allez donc apprendre ce que signifie : *C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice.* En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Jésus ne leur dit pas : « Allez donc jeter un coup d'œil au

Livre d'Osée. » Il leur dit plutôt : « Vous savez tous que ce que Dieu dit dans les Livres des prophètes, c'est "je veux la miséricorde et non le sacrifice." Mais il ne s'agit pas seulement d'un commandement particulier. C'est une instruction de lecture, une clef herméneutique. Chaque fois qu'on interprète un texte, on peut le lire de deux façons : l'une qui rendra notre interprétation créatrice de miséricorde, l'autre qui la rendra créatrice de sacrifice. Dans toute interprétation morale, dans tout acte de discrimination religieuse, comme votre désapprobation des gens que je fréquente, obéissez-vous à ces mots, "je veux la miséricorde et non le sacrifice" ? Il est parfaitement possible d'interpréter la loi de telle façon qu'elle demande le sacrifice, crée un groupe de "gens de bien" et rejette quelqu'un d'autre. De même, il est tout à fait possible de l'interpréter comme quelque chose qui doit toujours être rendu flexible pour le bénéfice de ceux qui ont besoin qu'on aille vers eux et qu'on les amène à une vie plus riche, en laissant les gens de bien s'occuper d'eux-mêmes et en partant à la recherche de la brebis égarée. Mais une seule de ces deux approches obéit à l'oracle du Livre d'Osée. »

Aussi, quand Jésus dit aux Pharisiens : « Allez donc apprendre ce que cela signifie », c'est comme s'il disait : « Laissez-vous pénétrer de cette parole, et faites qu'elle devienne la clef interprétative de votre approche de vos frères humains. » « Miséricorde » et « sacrifice » ne sont pas ici des gestes religieux discrets. Chacun d'eux fonde toute une anthropologie du désir de Dieu, et ils sont incompatibles entre eux. C'est encore plus clair la seconde fois où Jésus cite la parole du Livre d'Osée³⁶ :

« Et si vous aviez compris ce que signifie : *C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice*, vous n'auriez pas condamné des gens qui sont sans faute. »

Ce que recouvre ici le mot « sacrifice » n'est pas seulement ce qui se passe dans le Temple, mais l'acte de créer de la vertu *contre* d'autres, qui sont ensuite jugés, condamnés comme coupables et traités comme des pécheurs. En d'autres termes, il y a toute une anthropologie derrière le mot « sacrifice », et Jésus explique à son auditoire : « Osée vous donne une instruction de lecture ; laissez-la renverser de fond en comble tout ce que vous faites, tout votre enseignement, toute votre entreprise morale. Mon action est-elle une façon de découvrir mon égalité de cœur avec d'autres, potentiellement gênants, et ainsi de les accueillir, ou de faire de moi-même "quelqu'un de bien" aux dépens d'autrui ? Ce ne peut être que l'un ou l'autre, et tout dépend de notre responsabilité par rapport à notre interprétation. Ne croyez pas qu'en vous conformant aux règles, vous obéissez au commandement. C'est seulement en méditant cette parole, en explorant votre perception de ce qui rend les deux anthropologies contraires, que vous pourrez vivre ce que dit Osée. »

Jésus ne se montre pas agressif envers les Pharisiens. Il leur offre simplement une leçon de technique de lecture, ce qui devait leur être assez familier. On pourrait dire qu'il leur fournit la grammaire brute d'un critère qui ne vient pas d'eux-mêmes, mais qui leur est constamment accessible pour mettre en question leur action : la forme du critère par lequel l'autre Autre nous est accessible au milieu de nous. Dans tous les cas sur lesquels nous nous sommes penchés, c'est ce que nous avons vu Jésus faire ; et ici, il explique ce que nous l'avons vu faire.

Nous commençons à distinguer combien de façons nous pouvons trouver de mettre en œuvre pour nous-mêmes cette mise en question, en prenant des passages célèbres des Écritures, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appelons la tentation : le risque d'être leurré par l'autre social et entraîné vers un schéma de désir qui se présente sous le déguisement du bien, mais n'est pas le bien. Aussi a-t-il besoin de passer du temps à laisser se renforcer son « je » en recevant son schéma de désir d'un autre Autre. Un exemple classique où Jésus est tenté et refuse de se laisser séduire est l'épisode où il dit à Pierre : « Passe derrière moi, Satan⁴² ! » Il repousse les efforts de Pierre qui tente de le dissuader d'emprunter le chemin de souffrance qui le conduira à la mort. Pierre est associé au Tentateur, à la pierre d'achoppement, et s'entend dire que son esprit est disposé en fonction de la culture des hommes, non de la culture de Dieu.

Cela posé, penchons-nous sur l'enseignement explicite de Jésus au sujet de la prière, tout particulièrement tel que nous le trouvons en Matthieu 6, mais sans oublier quelques références à Luc.

La première chose que nous constatons, c'est que les commentaires de Jésus sur la prière sont mêlés à un enseignement sur les schémas du désir.

« Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes, *pour vous faire remarquer d'eux* ; sinon, vous n'aurez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Quand donc tu fais l'aumône, ne va pas le claironner devant toi ; ainsi font les hypocrites, dans les synagogues et les rues, *afin d'être glorifiés par les hommes* ; en vérité je vous le dis, ils tiennent déjà leur récompense. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit secrète ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra⁴³. »

Avant d'aborder le sujet de la prière, Jésus manifeste déjà une compréhension du désir. Son présupposé est que nous sommes tous des gens extrêmement nécessiteux, qui aspirons à l'approbation et aux récompenses. Il ne dit pas : « Vraiment, vous êtes puérils. Vous ne devriez pas attendre d'approbation ni de récompenses. Grandissez un peu et soyez des hommes et des femmes autonomes, maîtres de vous-mêmes et héroïques, qui agirez sur des bases entièrement rationnelles. » Au contraire, il tient pour acquis que nous avons désespérément besoin d'approbation. La question est : de qui viendra l'approbation qui nous agira ? Le danger de chercher l'approbation auprès de l'autre social est qu'on a de grandes chances de l'obtenir, et ensuite d'en être dépendant. Elle nous donnera littéralement d'être qui nous sommes et ce que nous deviendrons. Et nous agissons selon le schéma de désir que nous donne l'autre social.

On pourrait penser que la phrase « en vérité je vous le dis, ils tiennent déjà leur récompense », surtout prononcée d'une voix tonnante par un prédicateur calviniste à l'accent écossais, est un euphémisme qui revient à envoyer les gens en enfer. Mais elle prend un sens beaucoup plus fort si l'on y voit une observation anthropologique : le problème, quand nous cherchons l'approbation de l'autre social, c'est (répétons-le) que nous l'obtiendrons ! Nous agissons de manière à obtenir cette approbation, et nous deviendrons le jouet de la foule. Et pour cette raison, nous nous vendrons à bon prix. Nous ne *voudrons* pas assez, nous n'aurons pas assez de désir. Notre moi sera une ombre de ce qu'il pourrait être si nous laissions le Créateur nous appeler à l'être.

(Une petite digression : il est intéressant de remarquer que l'exemple offert par Jésus sur la façon de donner des aumônes

soit physiquement impossible. Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite : qu'est-ce que cela veut dire, dans la pratique ? Cela suggère surtout le manque de coordination typique d'une personne qui n'a pas un moi bien stable. Je ne sais pas exactement ce que Jésus nous recommande ici, mais j'en ai eu un aperçu il n'y a pas longtemps. Après avoir supporté pendant un certain temps les demandes d'argent apparemment sans fin d'un ami à qui je venais en aide, j'ai été tenté de faire un peu de comptabilité et de calculer ce que je lui avais donné au fil du temps, pour mettre en place certains paramètres sur le devenir de notre relation. Par bonheur, je ne suis pas très bon comptable ; et quoi qu'il en soit, à mi-chemin de mon exercice d'additions et de soustractions, j'ai pris conscience que j'étais en quelque sorte en train de m'accrocher à ma propre générosité, tentant d'en faire quelque chose qui me définissait *contre* cet ami, de telle façon que j'introduisais dans notre relation un élément de marchandage. Au même moment, j'ai pris conscience aussi que ce que je faisais avait cessé d'être un acte de générosité, et que j'avais cessé d'être une personne à travers laquelle la générosité d'un autre Autre pouvait couler.)

Quand Jésus aborde la prière, la compréhension du désir est la même : ce que les hommes et les femmes désirent vraiment, c'est l'approbation, une réputation auprès des autres, et cela les conduit à agir de manière à obtenir cette approbation ; or, c'est justement là que se situe le problème. Ils obtiennent l'approbation, et avec elle un « je » qui est fonction du désir du groupe. Appartenir et être approuvé vont ensemble. Incidemment, il s'ensuit que nous sommes par la suite extrêmement peu susceptibles de pratiquer l'autocritique par rapport à notre appartenance au groupe. Nous accepterons de couvrir ce qui a besoin d'être couvert, en nous-mêmes et en eux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toutes ces expressions – étranger à la mort, abondance, audace, quelque chose à partir de rien – ne sont que quelques-unes parmi toutes celles du même genre que l'Écriture emploie pour exciter notre imagination à s'offrir à un regard qui n'est pas celui de l'autre social : un regard qui est plein d'un vouloir, d'une aspiration, d'un cœur, tout cela *pour* nous beaucoup plus que nous ne le sommes nous-mêmes. Un regard en qui nous pouvons avoir confiance pour avoir à cœur notre intérêt à long terme. Et dans tous les cas, passer du temps dans le regard de l'autre Autre travaillera à produire en nous une façon d'être dans notre vie publique qui semblera aller directement à l'encontre des attentes des schémas de désir produits en nous par l'autre social. Nos retraits temporaires de la vie publique ne nous auront pas rendus « privés ». Ils nous auront donné le pouvoir d'être publics d'une autre façon, dont la précarité et la vulnérabilité reposeront sur une inimaginable sécurité.

Ne pas quitter Las Vegas

Revenons pour finir à Matthieu et à la conclusion des observations de Jésus sur la prière. Elles sonneront certainement un peu différemment à présent :

« Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'en parlant beaucoup ils se feront mieux écouter. N'allez pas faire comme eux ; car votre Père sait bien ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez⁴⁸. »

Je me rappelle m'être trouvé sur une hauteur au-dessus du lac Titicaca et avoir regardé les Yatiris locaux – des chamanes ou des prêtres – qui exerçaient leurs talents. On pouvait aller les trouver et, moyennant une offrande, ils allumaient des

chandelles autour de petits sanctuaires portatifs, faisaient brûler de l'encens et récitait les prières ou incantations voulues dans un incroyable mélange de latin, de quechua, d'aymara et d'espagnol. Ces prières et ces incantations visaient à obtenir des faveurs assez répétitives : la protection contre le mauvais œil d'un voisin, un enrichissement rapide, la mort d'une belle-mère odieuse, l'amour d'un homme ou d'une femme récalcitrants, diverses formes de vengeance.

Le schéma semblait simple : Dieu, ou les dieux, sont une sorte de machine à sous dans un Las Vegas céleste, détenteurs d'un butin stupéfiant, mais enclins à la rétention. Aussi la prière est-elle l'art de conjurer la capricieuse divinité en prononçant exactement les phrases qu'il faut et en les répétant exactement le nombre de fois requis pour obtenir une partie du trésor. Comme si le prêtre était passé maître dans le maniement des manettes de la machine et pouvait faire en sorte que trois citrons ou trois barres apparaissent côte à côte, ce qui aurait pour effet de manipuler la divinité jusqu'à ce qu'elle cède un peu de sa richesse.

Ce qu'une telle conception présuppose, c'est que nous sommes des sujets détenteurs d'un contrôle, et Dieu un objet qu'il convient de manipuler : nous voilà ramenés au désir selon le dessin de la boule et des flèches. Alors que ce que Jésus nous enseigne est exactement l'inverse : dans son dessin à lui, c'est Dieu qui est le sujet, Dieu qui a un désir, une intention, une aspiration, qui sait ce que nous sommes et ce qui est bon pour nous ; et c'est *nous* qui sommes des machines à sous capricieuses et quelque peu inertes, et qui faisons manier nos manettes par les mauvais joueurs. Dans ce dessin, c'est précisément parce que notre Père sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions, que nous devons apprendre à prier : le seul moyen de lui donner accès à nous, aux manettes de

notre machine à sous, est de lui demander d'entrer dans notre schéma de désir.

Rappelons-nous : dans la compréhension du désir selon le modèle de la boule et des flèches, la phrase de Jésus sur « votre Père [qui] sait bien ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez » a pour effet de rendre la prière inutile. Mais dans la compréhension mimétique du désir, qui est à l'œuvre au long de ce passage, la même phrase prend un sens exactement contraire, car elle devient la raison urgente de notre besoin de prier : pour permettre à celui qui, à notre différence, sait ce qui est bon pour nous – dont le désir est *pour* nous et pour notre accomplissement, à la différence de l'autre social avec ses pièges violents –, d'avoir accès au lieu de notre recreation de l'intérieur, en nous donnant un moi, un moi du désir qui sera en réalité un flux constant de trésors. Au vrai, nous lui demandons de devenir un symptôme de *son* schéma de désir, plutôt que de celui de l'autre social qui, en nous entravant, nous fait devenir tellement moins que ce que nous pouvons être.

Le Notre Père

C'est sur ces paroles que Jésus en vient à nous enseigner le *Notre Père*.

« Vous donc, priez ainsi :
Notre Père qui es dans les cieux,
que ton Nom soit sanctifié,
que ton Règne vienne,
que ta Volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne plus être agis par l'« autre social » et d'acquérir le pouvoir d'être agis par l'« autre Autre ». En d'autres termes, voici, au moyen de quelques images, une entrée vers un vivre-en-Église étranger à l'idolâtrie, caractérisé par une imagination vaste et une complète absence de rivalité dans l'appartenance.

Le restaurant

Il n'est pas d'image qui soit un guide entièrement fiable vers une réalité, mais laissons-nous porter par chacune d'elles pour découvrir en quoi elles peuvent être utiles. La première est celle d'un restaurant très chic. Et nous sommes des clients tout à fait aristocratiques de ce restaurant. Nous y avons été invités pour un dîner magnifique, un de ces festins de Lucullus pour lesquels même les papilles d'authentiques aristocrates comme nous ne sont pas vraiment préparées, en sorte que la soirée constituera un apprentissage en même temps qu'une expérience gustative.

Nous avons entendu parler du chef, bien que personne ne l'ait vu depuis l'inauguration de son établissement. Il se peut même, comme l'ont suggéré les brillants détectives de la société d'animation Pixar dans leur exposé *Ratatouille* en 2007, que le chef soit un rat – la créativité qui procède de l'occupation d'une place de la honte avec générosité a été remarquablement rendue par ce portrait de l'« autre répugnant » comme force agissante derrière la splendeur du banquet. Quoi qu'il en soit, le chef est occupé en cuisine, derrière ces portes battantes à travers lesquelles les serveurs peuvent passer en tenant en équilibre un nombre improbable de plateaux.

Nous avons été invités pour deux raisons, qui en réalité n'en sont qu'une : parce que le chef nous aime bien, et parce qu'il a envie de nous nourrir. À vrai dire, c'est sa façon de montrer qu'il

nous aime : en nous nourrissant de ce qu'il a de meilleur, en sorte que nous serons plus conscients encore d'être des aristocrates privilégiés et bénis par la fortune. La nourriture est le signe que nous sommes des personnes qui l'enchantons, et elle est faite pour nous plonger dans une merveilleuse bonne humeur. Ainsi nous permettra-t-elle de penser de manière plus imaginative, et nous donnera-t-elle de surcroît l'énergie de réaliser ce qu'une bonne humeur croissante nous donne envie d'accomplir.

Ici, comme dans tous les restaurants de première classe, il y a des maîtres d'hôtel, des serveurs et des sommeliers dont le travail est de courir entre la cuisine, la cave et les tables en nous apportant des menus, des couverts, des serviettes, en nous prodiguant de savoureuses suggestions et, pour finir, en nous servant le repas et les vins que nous dégusterons avec le plus de plaisir. À ceci près que dans celui dont nous parlons, quelque chose n'est pas bien en place. Les membres du personnel sont atteints d'un sérieux problème de perspective : ils semblent penser qu'ils sont tout ce qui compte dans le restaurant, comme si celui-ci n'existait que pour eux. Et naturellement, cette erreur provoque une ambiance et des situations qui confinent à la farce. Parce que, franchement, qui va au restaurant pour les serveurs ?

Mais voilà : dans celui-ci, alors que le chef travaille dur à ses fourneaux et que les clients aristocratiques commencent à se détendre à leurs tables en se sentant vraiment très aristocratiques, les serveurs, dont la tâche est de servir le chef en servant ceux que le chef veut nourrir, ne cessent de se quereller et se prendre le bec comme des volailles dans une basse-cour. Parfois, il s'agit de savoir qui est celui qui commande, et même s'il faut vraiment que quelqu'un commande. Il y a des disputes sur le genre, le statut marital, et même (Jésus Marie Joseph !) sur l'orientation sexuelle de tel ou tel. Puis des chamailleries sans

fin pour savoir qui porte le plus bel uniforme, qui soutient les amis de qui, qui ne s'est pas montré assez attentif à la dignité de qui, et ainsi de suite. En outre, tout ce petit monde, parce qu'il est quelquefois entré dans la cuisine, semble s'être mis en tête qu'il est une sorte d'émanation du chef, et, qui plus est, sait mieux que lui qui sont vraiment les clients et ce qui leur convient le mieux. Il s'ensuit qu'on propose à ceux-ci des versions très excentriques du menu, généralement fondées sur ce qui coûte au personnel le moins d'efforts. En particulier, celui-ci a tendance à rétrécir la très longue liste de spécialités pour n'en conserver qu'un choix beaucoup plus limité, qui met en valeur sa compréhension de ce que doit être ce restaurant et de la place qu'il y occupe. La plupart proposent aussi de curieuses traductions du menu, si curieuses qu'elles font passer l'envie de manger.

Parfois, ils lèvent les yeux au ciel pour signifier qu'ils n'ont aucune sympathie pour certains des clients et jugent qu'ils n'ont rien à faire ici. Ils refusent de les servir, ou ne leur servent que des portions minuscules, ou dans lesquelles ils ont craché entre la cuisine et la table. Miraculeusement, ils ne peuvent pas aller jusqu'à empoisonner la nourriture. Mais ils peuvent empoisonner l'atmosphère au point que le plus hardi des convives aura de forts soupçons sur ce qu'il avale. Parfois, par simple effet de leur mauvaise humeur, ils retirent certains des couverts, non sans se persuader que c'est pour le bien de celui ou celle qu'ils servent. En somme, ils semblent entièrement agis par leurs propres préoccupations, conduits par ce qui se passe dans leur dynamique de groupe. Les invités du chef sont, de leur point de vue, des personnes superflues et dont la présence est fortuite, un simple arrière-plan au feuilleton existentiel qu'ils jouent et se jouent sans pouvoir s'en déprendre.

Quel cirque ! Heureusement que les convives sont vraiment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

porche sous lequel une autre réalité commence à s'instancier parmi nous, mais le trou dans le mur par lequel nous pouvons nous faufiler jusqu'en un lieu meilleur. Il y a donc rupture, mais non continuité réelle.

Pour autant, si nous nous en tenons assez longtemps à la perception de l'assaut de la prison et du portail, nous commençons à remarquer quelque chose d'assez curieux : une prison avec un trou bien présent et qui reste ouvert n'est plus vraiment une prison. Une prison avec un trou temporaire, un tunnel creusé par les prisonniers pour s'évader ou par leurs amis de l'extérieur pour les y aider redevient une prison dès le moment où le chemin d'évasion est obstrué par les autorités ; mais toute prison où s'ouvre un trou impossible à reboucher cesse d'être une prison et devient un collectif tout à fait différent. Certains de ceux qui s'y trouvent préféreront la stabilité et l'ordre qui régnaient avant que le trou ne s'ouvrît, et agiront comme s'il n'y en avait aucun ; mais le fait est que l'entièreté du système aura été altérée. Il sera devenu non seulement possible, mais normal de reconceptualiser l'« intérieur » : ce qui était un système clos sans même le savoir devient une réalité satellite, dépendant d'un « extérieur » immense et massivement sain, dont jusqu'ici l'existence n'était même pas soupçonnée.

C'est quand cette perception se développe et se stabilise que l'image du centre de réadaptation prend tout son sens. Le choc de la rupture laisse place à la prise de conscience de la présence continue de l'« ailleurs » qui s'instancie parmi nous par le moyen du portail. Vient aussi une autre prise de conscience : celle de la petitesse de notre réalité satellite au regard de l'« ailleurs » qui commence à nous attirer dans son orbite. Et pour finir se développe une troisième prise de conscience : celle que le porche est habitable, qu'il nous exerce à commencer

d'être vraiment ce que nous avons toujours été destinés à être, sans le savoir. Ainsi pouvons-nous commencer à comprendre l'Église comme une fonction tout à fait normale de la présence immédiate du portail, comme un signe stable d'une socialité saine venue de l'au-delà et qui fait irruption parmi nous pour nous attirer hors de notre culture diminuée (celle d'un être-ensemble marqué par la mort) et commencer à faire de nous les créateurs viables de nouvelles formes d'être-ensemble exemptes de mort.

C'est ici, hélas ! que les catholiques ont tendance à devenir présomptueux. Nous sommes si sûrs (avec raison) de la présence immédiate qui se déploie parmi nous, il nous semble si clair que les humains ne sont pas vraiment des prisonniers mais sont *accidentellement* nés en prison et ont été *accidentellement* formés par la prison, tout en recevant désormais le pouvoir de devenir des citoyens d'ailleurs, que nous oublions que tous, nous restons construits de l'intérieur par le schéma de désir qui semblait normal en prison. Il s'ensuit que nous minimisons la rupture que le portail a provoquée dans notre manière d'être ensemble, et tenons trop facilement pour acquis que la stable et régulière objectivité de la présence immédiate est comme la stable et régulière objectivité que nous connaissions en prison. Aussi sommes-nous beaucoup trop souvent inattentifs à notre propension à traiter comme si elles appartenaient à la stabilité et à l'ordre d'« ailleurs » des réalités qui appartiennent en fait à l'ordre oppressif et mortifère et à la fausse stabilité que nous ont imposés en prison les gardiens et les administrateurs du système désormais en passe de disparaître.

Le défi auquel nous sommes confrontés consiste à être sensibles simultanément à la rupture *et* à la continuité. Et c'est un défi considérable. Mais y parvenir, c'est, pour une bonne part, nous éveiller à la vivacité et à la variété, au sens du plaisir,

au désir de nous voir heureux, à la fondamentale absence d'esprit de sérieux par lequel l'autre Autre est enclin à scandaliser nos petits cœurs étroits.

L'ambassade

Voici maintenant une nouvelle rupture de perception liée au modèle inadéquat – et toujours mouvant et évolutif – de l'Église comme centre de réadaptation. Au bout d'un temps, ce qui ressemblait à un centre de réadaptation prend peu à peu la forme d'autre chose : une ambassade. L'image est facile à comprendre. Une ambassade est le portail d'un autre pays au milieu du nôtre. Dès lors qu'une personne a franchi les grilles de l'ambassade de tel ou tel pays, nous admettons qu'elle se trouve sur le territoire souverain de ce pays, même si cette ambassade est physiquement bâtie en plein milieu de notre capitale. Nos forces de l'ordre n'ont plus le droit de l'arrêter comme elles le feraient, par exemple, d'un braqueur de banque réfugié dans un entrepôt. De surcroît, les employés de l'ambassade sont des citoyens du pays qu'elle représente, et, parmi ceux du nôtre, ils sont porteurs des valeurs et des intérêts de leur pays. Ils nous signifient par leur présence qu'« ailleurs » n'est pas seulement un lieu géographiquement lointain, mais se trouve aussi au milieu de nous. Quand ils nous regardent, c'est un regard formé par « ailleurs » qui se pose sur nous ; et ce regard, si nous sommes attirés vers lui, peut nous enseigner à considérer notre propre pays et ses valeurs sous un jour soudain tout à fait différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Celui qui les commande est bien sûr l'ambassadeur, mais tous sont ambassadeurs au sens où chacun, en étant ce qu'il est, constitue une instanciation de l'ambassade.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cruellement rebondir : un « eux » condamné à la sphère séparée d'un sérieux encore plus opiniâtre et enkysté.

Savoir habiter la tension entre comique et pathétique (tout en étant chatouillés par les éclats de gaieté qui nous appellent au banquet) est un élément essentiel de la vie en Église. C'est cette tension qui nous donne le pouvoir de ne pas être en rivalité les uns avec les autres, de ne pas nous indigner les uns des autres, de résister à l'appel des sirènes qui consiste à nous scandaliser les uns des autres ; et cette tension sera vitale si nous devons donner chair au projet de Dieu.

Pensons, par exemple, aux mots qui émanent du banquet. Celui qui parle semble très bien savoir combien nous sommes enclins à abandonner la tension soit pour le rire cruel, soit pour la vertu cruelle. Et je soupçonne que ces mots – des mots qui durent toujours – ne nous ont pas été donnés comme un sarcasme critique pour nous pousser à nous regarder les uns les autres d'un œil torve ou cynique. Plus probablement, c'est parce que la présence qui ouvre le portail sait combien il nous est difficile de ne pas nous blesser les uns les autres qu'elle nous donne ces mots. Ils sont là pour nous protéger les uns des autres à mesure que nous grandissons hors de la pensée carcérale. Ils nous rappellent combien le projet qui cherche à nous libérer est plus grand et plus vaste que nos imaginations effrayées et formées par la prison sont portées à le permettre.

Considérons ceci :

« Vous savez que les chefs des nations dominant sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous : au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui qui voudra

être le premier parmi vous sera votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude⁵¹. »

Voilà pourquoi les titres, les costumes, le ton solennel, la gravité des attitudes ne sont que du kitsch pur et simple, des vestiges en déréliction de la vie carcérale, à moins qu'ils ne soient amenés à la vie par quelqu'un qui se jette à notre service sans pesanteur aucune, ce qui signifie trouver quels sont nos vrais besoins et y subvenir, et non subvenir à ce que *lui* nous dit que nos besoins doivent être. Seuls ceux qui sont préparés à n'être personne et à l'accepter le cœur léger découvriront, à leur surprise, qu'ils sont devenus quelqu'un !

Ou ceci :

« Comment pouvez-vous croire,
vous qui recevez votre gloire les uns des autres,
et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique...⁵² »

Sommes-nous, nos ministres sont-ils, enfermés dans la dépendance de l'approbation mutuelle, qui fait partie de la vie carcérale, au lieu de nous comporter comme des fils et des filles pour qui l'approbation vient d'ailleurs, et d'agir d'au-delà de la peur, du chantage et de la honte ?

Ou ceci :

« Méfiez-vous du levain – c'est-à-dire de l'hypocrisie – des Pharisiens. Rien, en effet, n'est voilé qui ne sera révélé, rien n'est caché qui ne sera connu⁵³. »

Nous sommes donc encouragés à apprendre l'autocritique *systématique*. Il n'y a pas un seul fruit pourri qui cache le reste : la fausse vertu s'impose comme un système, un levain, qui agit tout le monde, à commencer par nous-mêmes, en sorte que nous devons toujours être sur le qui-vive.

Ou ceci :

« Vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous vous êtes transmise⁵⁴. »

Il y a donc une différence réelle, à laquelle nous sommes encouragés à toujours nous montrer attentifs, entre l'apparente incorrigibilité de nos systèmes idéologiques de vertu et la présence immédiate et immuable, qui est un acte de communication vivant et réjouissant, et qui produit des changements immenses et constants dans nos manières de nous comprendre les uns et les autres et de comprendre notre vivre-ensemble.

Ou ceci :

« Ils lient de pesants fardeaux et les imposent aux épaules des gens, mais eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt⁵⁵. »

« Le système nous convient. À vous de vous y ajuster si vous voulez lui appartenir selon nos termes, qui sont les seuls termes réels. »

Ou ceci :

« Guides aveugles, qui arrêtez au filtre le moustique et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bien. De ce que nous voyons autour de nous, nous sommes capables de déduire beaucoup de choses sur la marche de notre petit monde et sur ce qu'elle devrait être, et, puisque nous savons tout cela, nous sommes devenus, pour notre plus grande satisfaction, les maîtres de tout.

Imaginons maintenant qu'au fond lointain de l'espace apparaisse un petit point. D'abord, rien de très spectaculaire. Mais ce petit point grandit de plus en plus. Et ce qui n'était au départ qu'un objet de curiosité pour nous et nos astronomes se transforme en quelque chose de plus important. À mesure que sa taille s'accroît, il occupe de plus en plus notre champ de vision et finit par le remplir. Mais en réalité, l'objet ne grandit pas : il est beaucoup plus grand que notre planète, c'est une étoile d'une dimension inimaginable qui semble avancer vers nous à une vitesse à peine calculable. Elle semble venir de nulle part et s'approcher de plus en plus de notre planète.

Mais en réalité, ce n'est pas du tout cela qui se passe. Ce n'est pas l'étoile qui s'approche de nous : au contraire, c'est *nous* qui sommes progressivement attirés par *elle* ! Elle est si grande que son mouvement n'est guère détectable, bien que nous soyons attirés par sa force gravitationnelle. À mesure que nous nous en approchons, cette force gravitationnelle place notre planète dans son orbite. Ce qui conduit l'axe de notre planète à s'incliner, très légèrement, mais assez pour anéantir complètement ce que nous prenions pour la stabilité et la sécurité. À présent, les habitants de la planète commencent à changer de façons qui, de notre point de vue autosatisfait et bureaucratique, semblent aussi inattendues qu'imprévisibles.

À mesure que notre planète subit cette nouvelle attirance et se trouve entraînée dans une nouvelle direction, nous et, bien entendu, nos sujets « reconnaissants » commençons à prendre conscience, en regardant où nous nous trouvions précédemment,

que tout ce qui jusqu'ici semblait si stable et si normal, si ferme et si prévisible, ne l'était en réalité nullement. Jusqu'au moment où s'est exercée l'attraction de l'orbite de l'énorme étoile, et bien, bien avant que nous ne commencions de nous rendre compte de ce qui se passait, toute notre planète était déjà dangereusement déséquilibrée. D'une manière qui dépassait de beaucoup ce que nos pouvoirs autosatisfaits et bureaucratiques étaient à même de contrôler, elle s'était déjà mise à pencher de plus en plus vers le gouffre d'un trou noir. Mais nous ne pouvons nous en apercevoir que maintenant, parce qu'elle est en sécurité dans l'orbite de l'immense étoile, et que nous pouvons regarder derrière nous pour voir ce qui se passait réellement : quelque chose que ni nous ni aucun des habitants de la planète, excepté quelques esprits dérangés dont nous avons écarté l'opinion d'un revers de main et que nous avons maintenus hors circulation, n'avions su ne serait-ce que commencer à percevoir.

Au fur et à mesure que l'attraction de l'énorme étoile aspire de plus en plus la petite planète dans sa marche, une nouvelle sorte de normalité commence d'émerger dans notre mode de vie, entièrement dépendante d'une étoile dont, jusqu'à une date récente, nous ignorions même l'existence. Imaginons notre choc, stables et autosatisfaits comme nous le sommes, en découvrant que la fermeté, la durabilité, l'ordre auquel nous avons cru présider n'étaient en réalité qu'illusion ! Car la vraie fermeté, la vraie sécurité apparaissent maintenant n'être rien d'autre que cette folle aventure : être attiré dans l'orbite de cette gigantesque étoile. Ni nous, ni aucune des personnes qui comptaient sur notre petite planète n'avions approché de la compréhension de ce qui nous agissait tous jusqu'alors, quand la fixité semblait tout et que le mouvement paraissait si menaçant. Le pouvoir du trou noir nous restait entièrement invisible, même s'il avait commencé à nous absorber.

Donc, un choc. Surtout pour nous, qui étions tellement investis dans le maintien de la stabilité, de l'ordre, de ce qui jusqu'ici avait passé pour le bien. Mais aussi une exaltation, surtout pour nos inférieurs, dont beaucoup considéraient notre prétentieuse vertu comme un fardeau. Nous pouvons les imaginer, non sans malaise, qui se réjouissent de découvrir des paramètres d'existence et de façons d'être dont notre loi ne savait rien, et qu'elle aurait fortement désapprouvés si elle les avait connus. Pendant que nous restons en état de choc, eux s'adaptent avec une rapidité remarquable au bonheur de découvrir qu'ils sont un projet inachevé attiré dans le mouvement d'une étoile immensément puissante, et d'apprendre les premiers rudiments de ce qu'ils sont appelés à devenir. Pour notre part, en revanche, nous sommes plus ou moins paralysés : nous ne savons pas s'il faut verrouiller la situation et faire comme si rien n'avait changé en réaffirmant notre contrôle, ou si, d'une manière ou d'une autre, et de préférence en évitant d'être trop gravement humiliés, nous devons prendre notre parti du nouveau train des choses, rabattre nos prétentions et accepter de nous joindre à ceux que nous tenions pour nos sujets en consentant à nous laisser redéfinir avec eux par l'arrivée inattendue de l'étoile.

Cette image illustre d'abord le changement de perspective qui se produit quand ce qui semblait un objet peu significatif dans notre champ visuel s'avère être moins un objet qu'une immense force qui nous attire vers lui. En d'autres termes, elle illustre la rupture entre une perspective du « tout commence avec moi » à un aperçu de la « secondarité » que nous avons tenté de définir.

Mais aussi, plus spécifiquement, elle contient un moment particulier de prise de conscience que nous avons décrit comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'abord, il annonce la paix ; puis il révèle ses mains et son côté : c'est lui la victime pardonnante, l'agneau immolé avant la fondation du monde. De nouveau, il annonce la paix. Puis il dit : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Le commencement est devenu contemporain, la Création c'est maintenant. Et pour le prouver, Jésus souffle sur ses disciples. Le mot employé est le même qu'en Genèse 2,7, quand le Seigneur Dieu souffle dans les narines de sa créature, qui devient ainsi un être vivant⁷³. Ici, toutefois, ce souffle n'est pas décrit comme un « souffle de vie », mais comme « l'Esprit Saint » ; et avec lui vient la capacité de « remettre » ou de « maintenir » les péchés. En d'autres termes, exactement comme en Luc, il s'avère que l'Esprit de la Création est en fait l'Esprit de la victime pardonnante ; et c'est dans la mesure où nous nous laissons vivifier par l'Esprit de la victime pardonnante que nous participons de l'intérieur à l'ouverture de la Création.

Cette idée que nous sommes à la pointe où se rencontrent l'ancien mode d'être, qui s'efface, et le nouveau apparaît dans le parallélisme entre Marie Madeleine, qui ne reconnaît pas Jésus clairement, puis entend sa voix, l'appelle « mon Maître » et reçoit l'ordre de ne pas le toucher encore, et Thomas, qui, toute une semaine après le début de la nouvelle Création, le voit, le reconnaît clairement aux blessures dans les mains et le côté de la victime pardonnante, est invité à le toucher et l'appelle « mon Seigneur et mon Dieu ». De surcroît, ce contact prend la forme du geste de Thomas qui met sa main dans le côté blessé. Et dans la Genèse, au cas où nous l'aurions oublié, c'est du côté d'Adam qu'une portion est prise et habillée de chair. Ceux qui reçoivent le souffle et vivent selon l'Esprit de la victime pardonnante deviennent ainsi la chair du nouvel Adam : la Création est strictement contemporaine.

Ces textes chrétiens fondamentaux sont loin de voir la Création comme un événement remontant à des temps immémoriaux, et loin de voir Dieu comme celui qui, plus tard, intervient parmi nous de façon moraliste par le moyen de la mort de Jésus pour résoudre le problème du péché. Les premiers textes chrétiens nous montrent une réalité beaucoup plus riche : le vrai récit de la Création se trouve dans le récit de la mort de Jésus et de sa résurrection, où l'Adam définitif émerge en tant que victime pardonnante et nous ouvre ainsi la possibilité du partage dans quelque chose qui est à l'opposé de la vanité : la Création. En même temps, nous voyons tout ce qui a précédé se replier dans la vanité, la planète déséquilibrée être absorbée dans le gouffre du trou noir alors que depuis le début se tendait vers elle l'espoir d'un futur dont elle n'avait aucune idée. Le pardon des péchés, loin d'être d'abord une affaire de morale, est l'aspect que prend pour nous cette réalité : celui qui ignore la mort a ouvert la culture obsolète et fermée qui finit par faire de tout le monde des exclus ; et la victime pardonnante nous incite à devenir de valeureux participants à l'aventure de la Création, en commençant à la place où nous nous trouvons : à la pointe de l'axe qui se déplace. Dans la perspective de Mme Michu, pardonner à Jeannot n'était guère ce qui la préoccupait, tant elle était inquiète pour lui et aspirait à ce qu'il partageât avec elle quelque chose de beaucoup plus grand. Pour Jeannot, enfermé dans la peur et le ressentiment après ce qu'il avait fait, être pardonné était la condition *sine qua non* pour être à l'intérieur d'un nouveau « nous ».

La douceur de la vision, la grandeur du quotidien

Il y a quelque chose de pacifiant dans l'immense perspective

qui entre dans notre champ de vision. Comme le sentiment de paix et de majesté qu'éprouvent ceux qui se démènent pour gréer un petit voilier quand un énorme paquebot s'approche de leur minuscule embarcation. Toutefois, la faiblesse de l'image planétaire est celle-ci : la paix y est donnée par l'énormité imperturbable d'un *objet* impersonnel, au lieu de faire partie de ce que nous recevons de l'imperturbable immensité de « Je suis » qui vient vers nous.

Retournons en esprit au moment qui, dans l'évangile de saint Jean, redéfinit la Création : celui où la présence apparaît, ou plutôt fait irruption dans la salle fermée où les disciples effrayés sont réunis. La présence annonce la paix avant et après s'être manifestée. Inondée de cette paix de laquelle elle a surgi, elle montre ses mains et son côté. En se montrant ainsi, sur un mode non verbal, « Je suis » s'identifie comme la victime ressuscitée, vivant dans la paix, émergeant de la paix et donnant la paix : toute la paix qui vient d'avant la fondation du monde. « Je suis » souffle alors la vie dans ses disciples : l'Esprit Saint, qui s'avère être la contagion du pardon jaillissant de la victime ressuscitée, qui est elle-même pardon.

Ici, insistons sur l'étrange confluence entre l'immensité et la banalité de ce qui se passe. La théophanie suprême, celle où la présence même de YHWH, le Créateur, se permet d'être aperçue sous une forme finement accordée – c'est-à-dire en tant que « Je suis la victime pardonnante d'avant la fondation du monde » –, la vision la plus pleine de toute la puissance, la splendeur, le poids, la gravité, l'immensité et la majesté de la présence céleste créant les humains, ont lieu non sur une montagne grandiose, non même dans le sanctuaire d'un temple glorieusement paré, mais dans une cachette, une salle fermée « par peur des Juifs »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté chancelante d'obéir à des règles préétablies.

Au stade où nous en sommes, il est évident qu'une présentation de ce genre n'apporte rien. Une interprétation de la foi postulant qu'un événement mystérieux dans le passé nous conduit à une morale pénible et coercitive dans le présent révèle sa distance avec la réalité en rendant le christianisme mortellement ennuyeux. Et c'est le piège que nous nous sommes efforcés d'éviter plus que tout autre. J'ai plutôt tenté d'exposer une autre vision des mêmes événements. Une vision où celui qui est vivant – et impétueusement vivant –, celui que nous avons appelé l'autre Autre, effervescent au-delà des mots, vient vers nous avec enthousiasme et nous saisit par surprise pour nous délivrer de chaînes dont nous ne sentions même pas qu'elles nous entravaient. Et ainsi nous amener à la vie.

Dans ce tableau, c'est le Vivant, celui qui se révèle nous attirer à lui, qui nous ouvre à la prise de conscience que le lieu d'existence où nous nous trouvions auparavant était dangereusement déphasé. La Création, loin d'être une « donnée » ennuyeuse quelque part à l'arrière-plan du tableau, est quelque chose vers quoi nous nous trouvons attirés sur un mode fascinant. Attirés vers un « pas encore » qui nous est à la fois donné et reste au-delà de nous, par opposition à un « déjà fixé » qui serait définitivement derrière nous. Et notre chemin de ce lieu dangereusement déphasé, où tout tend constamment à se fermer sur lui-même, vers le « pas encore » riche, fascinant et solide qui s'ouvre pour nous passe par la fracture de notre cœur. Car cette fracture de notre cœur, qui donne place à un cœur plus vaste, est l'effet dans nos vies du pardon des péchés.

Dans ce tableau, c'est aussi un nouveau mode d'être qui, en venant à nous, nous conduit à un nouveau mode de comportement. Et c'est bien l'approche que nous trouvons dans

le Nouveau Testament. Dans les épîtres de Paul, l'auteur ne nous dit pas : « Faites X, et vous deviendrez Y. » C'est plutôt : « Parce que vous découvrez être X, faites Y. » Ainsi, par exemple :

Du moment, donc, que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non aux choses de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi serez manifestés avec lui pleins de gloire⁸².

Le sens est assez clair : quelque chose se produit qui nous emmène en un lieu de vie tout à fait nouveau. À mesure que nous découvrons que nous sommes à l'intérieur de cette nouvelle vie, en permettant à nos imaginations d'être réamorçées, les modes de comportement jaillissant de cette nouvelle vie nous deviennent une seconde nature, et nous pouvons enterrer ceux qui n'en jaillissent pas. C'est ce que nous devenons qui est premier, et la transformation de notre comportement qui en procède.

En somme, c'est en me découvrant moi-même à l'intérieur d'un nouveau mode d'être que je découvre aussi le sens et la richesse de modes de comportement différents. Ainsi percevons-nous de l'intérieur pourquoi ces nouveaux modes de comportement correspondent à la plus riche et plus profonde intention d'amour du Créateur pour nous. En d'autres termes, il y a quelque chose d'authentiquement exaltant à apprendre à nous laisser fasciner par une bonté que nous ne connaissions pas.

Et c'est bien sûr la teneur essentielle de cet ouvrage :

comment il se fait que quelqu'un, venant vers nous et parmi nous, nous saisit par surprise et nous met en capacité de devenir... *nous-mêmes-les-uns-pour-les-autres*, ce qui est beaucoup plus riche et plus enthousiasmant que nous n'aurions pu le deviner quand nous croyions savoir qui nous étions. Tout le contraire d'ennuyeux !

WWJD

Pour lancer notre exploration de la forme que prend la vie bonne jaillissant de la foi chrétienne, nous allons bousculer un petit slogan qui est souvent utilisé comme une sorte de guide-express de la moralité chrétienne. Ce slogan est *What would Jesus do ?*, c'est-à-dire *Que ferait Jésus ?* Beaucoup d'entre nous en ont entendu parler. Il y a même eu une période où de nombreuses personnes portaient des bracelets en tissu sur lesquels étaient imprimées ces quatre lettres : *WWJD*. Ces bracelets étaient très populaires aux États-Unis avant les événements du 11 septembre 2001, mais leurs ventes ont rapidement périclité par la suite. Probablement parce qu'il était assez clair que la vengeance aveugle, la guerre préventive, la légitimation de la torture et les mensonges sur les armes de destruction massive n'étaient pas du tout « ce que Jésus aurait fait ».

Mais pour en revenir à la phrase elle-même, « Que ferait Jésus ? », elle possède une certaine valeur positive, car, en tant que guide moral, sa première exigence est que nous nous rappelions certaines histoires. Toute réponse à ce « Que ferait Jésus ? » ramène celui qui se pose la question à des épisodes où Jésus interagit avec d'autres personnes. « Jésus ferait ce qu'il a fait quand il a été confronté à la femme adultère, ou aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sa formulation, notons-le, est très suggestive. Le légiste lui a demandé : « Qui est mon prochain ? », impliquant que le mot « prochain » se référait à l'objet passif de la bienveillance commandée par les Écritures : « Si nous pouvons définir qui est mon prochain, alors je saurai envers qui j'ai le devoir de me comporter en manifestant ma proximité. » Mais la phrase de Jésus prend la question à rebours : le mot « prochain » ne désigne pas l'objet passif de la bienveillance, commandée ou non, mais le créateur actif de la proximité. Un signe de plus que la question à laquelle il répond est : « Qu'est-ce qu'être à l'intérieur de la vie de Dieu ? »

Le légiste lui répond avec beaucoup d'exactitude, et sans mention des problèmes ethniques inhérents à la situation :

Il dit : « Celui-là qui a exercé la miséricorde envers lui. »

Remarquons toutefois que pour être amené à faire cette réponse très exacte, le légiste a dû se laisser traîner à travers tout l'inconfort d'apprendre à découvrir la véritable bonté du point de vue de quelqu'un qui était *a priori* très suspect. Il a dû traverser sa propre hostilité, sa propre répugnance, pour accéder à la clarté.

Et Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

En d'autres termes : si tu veux avoir la vie de Dieu en héritage, il n'y a pas de définition imperturbablement circonscrite de qui est ton « prochain ». Tu devras bien plutôt te laisser emporter, parmi toutes les contingences victimaires de la vie humaine, à l'intérieur d'une création de proximité infiniment attentive. Et cette attention se raffinera à mesure que tu apprendras à ne pas céder à la séduction des formes sacrificielles

de vertu religieuse, et que tu te libéreras de ton formatage par la culture d'hostilité qui en résulte.

Le témoignage de Luc : la courbe d'apprentissage du Samaritain

Maintenant que nous avons réfléchi à cette parabole du point de vue du légiste, explorons-la dans la perspective du Samaritain. Après tout, c'est lui qui se trouve à l'intérieur de la vie de Dieu. À quoi cela ressemble-t-il, de son point de vue ?

Parmi les faits que la parabole tient pour acquis au milieu de la contingence, il y a la centralité des victimes. Dans notre histoire, les victimes apparaissent avec deux valences : il y a celles qui sont sacrées, autrement dit celles qu'on trouve dans les temples, et qui suscitent certaines attitudes à l'égard du sang et des cadavres ; et celles qui sont contingentes, et qu'on trouve au cœur des interactions humaines violentes. En nous fondant sur le passage d'Osée⁸⁶ étudié au cours du huitième chapitre, nous pourrions appeler l'attitude humaine envers les premières le « sacrifice », et l'attitude humaine envers les secondes la « miséricorde ». Concentrer notre attention sur la première catégorie de victimes nous conduit à un certain aveuglement habituel à l'égard des secondes ; alors que concentrer notre attention sur la seconde catégorie nous conduit à certaines intuitions sur les premières. Mais dans les deux cas, nous constatons que ceux qui sont impliqués dans l'une ou l'autre des valences, le prêtre et le lévite d'une part, le Samaritain de l'autre, sont agis par un schéma de désir intimement lié à une victime.

Telle est la première indication sur la forme que prend le fait d'être à l'intérieur de la vie de Dieu, sur ce que c'est qu'être

sensible au lieu où Jésus se trouve et à ce qu'il fait en ce moment : il y a quelque chose d'inéluctable dans ce qui est au centre. Le schéma humain de désir est tel que nous créons du « bien » prétendu en désignant des victimes, ou, à l'inverse, que nous nous trouvons rendus bons en nous approchant d'elles. Mais une forme de bonté qui serait entièrement sans lien avec la façon de traiter les victimes est inaccessible à notre espèce. C'est si vrai que René Girard s'est demandé ce qui a initialement conduit les proto-humains à découvrir les distinctions entre « bien » et « mal », entre « inclus » et « exclus », entre « nous » et « pas nous », alors que ces distinctions sont inscrites dans le socle de toute culture que l'on peut définir comme humaine.

Girard postule que la culture humaine émerge d'un acte de lynchage (maintes fois répété) au sein de groupes de proto-humains ayant existé avant notre construction des notions de bien et de mal. « Bien » et « mal », « inclus » et « exclu », « nous » et « pas-nous » et toutes les polarités fondatrices de culture qui leur sont associées n'ont pu apparaître dans notre espèce qu'en conséquence de la fureur d'un « tous contre tous » laissant brusquement place à un « tous contre un » par lequel les groupes d'anthropoïdes se sont découverts humains. L'indifférenciation propre à la horde a ainsi cédé devant l'apparition d'une culture normée lorsqu'a émergé la source du sens et de la structure : est identifié et désigné celui qui n'est « pas-nous », celui qui, en étant « exclu », nous permet d'être « inclus », celui qui, donc, nous permet de voir que ce que nous avons fait est « bien » et que ce qu'il a fait est « mal ». La théorie girardienne illustre brillamment en quoi la différence émergente de celui que, plus tard, il est devenu possible d'appeler une « victime » est à la racine de notre humanisation. Et en quoi la victimation est une réalité inéluctable de notre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'emploie délibérément le verbe « plaire », alors que nous utilisons plutôt le verbe « aimer » quand nous parlons de la façon dont Dieu imagine le monde. Mais « aimer » comporte souvent des connotations coercitives, comme quand les gens nous disent qu'ils nous aiment et que pour cette raison nous devons devenir quelqu'un d'autre. Ainsi, leur « amour » leur sert d'excuse pour justifier que la personne en face d'eux ne leur *plaît* pas. Le verbe « plaire » se prête beaucoup moins au mensonge. Nous voyons bien si nous plaisons à quelqu'un ou non. Le langage corporel de la personne, sa façon de nous être présente parlent plus haut que son discours. Quelqu'un à qui nous *plaisons* se réjouit d'être avec nous, auprès de nous, veut partager notre temps et notre compagnie, ne cherche pas à nous contrôler. Il éprouve de la curiosité à voir ce que nous allons faire, et s'en délectera avec nous quel que soit notre choix.

Ainsi, avec ce « mmmmmmm » de Dieu, la bonté de tout ce qui est n'est-elle ni un décret ni une définition. C'est une relation qui consiste à *plaire vraiment beaucoup* à celui qui amène cette bonté à l'être, et dont le regard est un ravissement transporté devant ce que nous sommes et ce que nous pouvons devenir. Ce à quoi nous avons réfléchi dans cet ouvrage, c'est comment ce regard, à qui nous *plaisons*, est devenu vivant parmi nous, occupant un espace dans notre monde – l'espace de la victime – dont l'existence est notre triste tribut à notre incapacité de nous croire sources de plaisir et de bonheur pour Dieu. Cette venue parmi nous s'est faite pour tenter de nous prouver la plus difficile des vérités : qu'au milieu du chaos, de la peur, de la violence et de la haine qui abondent en notre monde, nous sommes irrésistiblement et gratuitement des bien-aimés, avec lyrisme, avec gaieté, avec le cœur léger, avec prodigalité, et bien-aimés tels que nous sommes. Une parole de moralité jaillissant d'un cœur qui n'aime pas, à qui on ne *plaît*

pas, relève de la vanité. Car créer et aimer sont une seule et même chose. Et ces yeux aimants, qui nous sont rendus encore plus vivants d'avoir partagé notre histoire de l'intérieur, nous regardent et nous disent : « Gardez courage ! Moi, j'ai vaincu le monde⁹⁴. »

82. Col 3,1-5. Paul emploie la même argumentation en Rm 6,3-14.

83. Lc 10,25-37.

84. Lv 19,18.

85. Lv 19,33-34.

86. Os 6,6.

87. Rm 12,1-2 : « λογική λατρεία ».

88. 1 Co 1,22-29.

89. Jn 13,34.

90. Jn 15,12-14.

91. Jn 15,15-17.

92. Jn 3,16. La plupart des traductions proposent : « Car Dieu a tant aimé le monde », et suggèrent donc que le mot Οὕτως (Oútôs, « ainsi ») exprime l'emphase ou la force psychologique. Mais en grec, le même mot peut prendre un sens démonstratif : « Dieu a aimé le monde *de cette façon*, à savoir qu'il a envoyé son Fils. » Ce sens démonstratif semble plus en accord avec la vision de la révélation dont témoigne l'évangile de Jean.

93. 1 Co 13,4-7.

94. Jn 16,33.

Table des matières

1 - La révélation comme acte de communication

« Ne parlez pas avant qu'on vous parle »

2 - Emmaüs et l'eucharistie

Relire notre histoire par les yeux du Ressuscité

3 - Qui a peur du grand méchant livre ?

Lire la Bible à la lumière de la résurrection (1/2)

4 - La révélation progressive de l'« Autre autre »

Lire la Bible à la lumière de la résurrection (2/2)

5 - Dressez-vous et soyez sans dieux !

Sur la réception du don de la foi

6 - Se prêter à l'expiation

Le sacrifice à contre-courant

7 - Induction à devenir un peuple

L'Église comme être-ensemble qui n'est « contre » personne

8 - Habiter les textes et se laisser découvrir

Des récits qui cherchent à nous déplacer

9 - Le sens de la prière

Entrer dans le déplacement du désir

10 - Être à l'aise dans l'Église

Quelques images pour comprendre ce qu'est l'Église :
Centre de réadaptation et porche sur la pelouse, largeur de vue et
décontraction aristocratique

11 - Un petit bouleversement familial

Simplicité et grandeur de la nouvelle création

12 - Prochains et participants : qu'est-ce qu'habiter un commandement non moralisant ?

L'amour du prochain comme participation à la vie de Dieu